

# LES FEMMES DE FRANCE

SOUS LA

## RÉVOLUTION

par Ernest Daudet



ARRESTATION DE CHARLOTTE CORDAY

par Alfred Delacour

(Musée du Louvre.)









## Les Chroniques du Mois

La Vie Parisienne

### Une religion qui s'en va

J'ai demandé à mon petit ami Jean :

— Tu as eu des prix, cette année ?

Jean jouait au golf. Très essoufflé, il a interrompu sa partie, s'est recueilli un instant, les sourcils froncés, comme s'il faisait effort pour ramener du fond de sa mémoire un souvenir très ancien ; puis, négligemment :

— Oui, Madame. Trois.

— C'est gentil. De beaux livres ?...

— Je ne sais pas, Madame. La distribution n'aura lieu qu'à la rentrée, le mois prochain.

— Singulière idée ! fis-je.

Mon ami Jean se mit à rire.

— C'est, dit-il, une expérience qu'on fait dans mon lycée. On donne les prix en octobre, parce qu'en octobre tout le monde est là. Tandis qu'à la fin de juillet...

— On est parti ?

— Oui, Madame.

— Mais pourquoi n'attend-on pas, pour s'en aller, que la distribution des prix soit faite ?

Jean me considérait d'un air ahuri. Visiblement il pensait : « D'où sort-elle donc, celle-là ? » Mais Jean est un enfant bien élevé ; et il m'expliqua :

— Ça gênerait les parents. Ainsi maman voulait aller, le 10 juillet, faire une saison à la Bourboule. Ça l'ennuyait de partir sans moi. Elle m'a emmené... D'ailleurs la plupart de mes camarades étaient déjà partis. Nous étions cinq, dans ma classe...

— Et tu n'aurais pas eu de plaisir à entendre proclamer ton nom, et à recevoir des prix ?

— Si. Mais mes parents trouvent cela inutile...

J'ai laissé Jean retourner à sa partie de golf, et j'ai continué ma promenade sur la falaise, parmi les cris de joie et les rires des joueurs.

« Mes parents trouvent cela inutile... »

Cette phrase me revenait à l'esprit ; et c'était une leçon de triste philosophie que venait de me donner, sans le savoir, ce gamin de douze ans.

Comme tout change ! Cette coutume de distribuer « solennellement » les prix, à la fin de l'année scolaire, était, dans mon enfance, une tradition à laquelle les familles attachaient une importance véritable. C'était mieux qu'une tradition ; c'était une religion, en quelque sorte, et qui ne comptait point d'infidèles. Les bons élèves attendaient avec impatience la célébration du grand office annuel où allait être, aux applaudissements de tous, proclamée leur victoire ; les mauvais élèves en vénéraient de loin les rites, un peu humiliants pour eux... N'importe. Ils étaient là. Et leurs parents n'auraient pas permis qu'ils ne fussent point là. La distribution des prix n'était pas seulement considérée comme un hommage dû à la bonne conduite, à l'assiduité, à l'intelligence, à l'effort heureux ; elle semblait une occasion très morale de donner à ceux qui s'en allaient les mains vides la courtoise petite leçon que leur nonchalance avait méritée...

Les jolies cérémonies ! De la musique, des fleurs, des ovations, des harangues acclamées, — si ennuyeuses qu'elles fussent, — de beaux uniformes assemblés, les livres aux reliures rutilantes passés de mains en mains, et que le don d'une couronne symbolique accompagnait... (je n'oublierai jamais l'air de gravité convaincue avec lequel M. Lépine, préfet de police, s'efforçait un jour, — à la distribution des prix du Concours général, — d'enfoncer sur le crâne d'un « prix d'honneur » une de ces couronnes, trop étroite pour lui...) C'était charmant, tout cela. C'était le salut des anciens à la valeur naissante des jeunes ; et cela avait la grâce qu'ont toutes les promesses, toutes les espérances, tous les commencements heureux...

On a trouvé, un beau jour, ces choses « inutiles ». On a supprimé le Concours général ; on a supprimé les couronnes ; on a conservé les prix seulement, mais à condition que la distribution n'en généraît point les projets

de déplacements des familles, et qu'à cette formalité surannée ne serait point sacrifié l'agrément, bien autrement sérieux, de gagner la montagne ou la plage quinze jours plus tôt qu'autrefois.

Nos enfants en seront-ils plus heureux ; et le dédain des jolies traditions, de ces petites religions du passé auxquelles nos anciens attachaient tant de prix fera-t-il de nous des créatures meilleures ?

Je ne le crois pas. Ma conviction est que les distributions de prix, entourées de toute la pompe dont on les parait au temps de mon enfance, servent à quelque chose. Mais à supposer qu'elles ne servissent à rien, et n'eussent d'autre « utilité » que de laisser dans nos mémoires quelques gentils souvenirs, ne serait-ce pas de quoi souhaiter que la tradition en fût pieusement maintenue ?

Ce seraient de bien niaises existences que celles où il n'y aurait place que pour l'utile, et où serait constamment opposé à nos rêves, à nos illusions, aux mille petites joies qui parent la vie sans servir précisément à rien, l'horrible « à quoi bon ? » des gens raisonnables.

« A quoi bon ? » On pourrait nous poser cette question, quand nous garnissons de fleurs éphémères les vases d'une cheminée. On pourrait la poser aussi devant le paysage qui émeut, devant l'œuvre d'art qui « ne sert à rien », devant une femme qui chante... Car personne n'oserait affirmer que l'exécution, même parfaite, d'une mélodie ait jamais été quelque chose de très « utile » à quelqu'un.

Et ce n'est peut-être pas non plus très utile d'inspirer à un enfant le respect des maîtres qui forment son esprit, et l'amour de son école ? Cependant, je serais désolée que mon fils n'éprouvât point ce sentiment-là ; et c'est pourquoi, s'il existe encore des distributions de prix quand il aura l'âge d'être lycéen, je me promets bien de ne pas permettre qu'il en manque une.

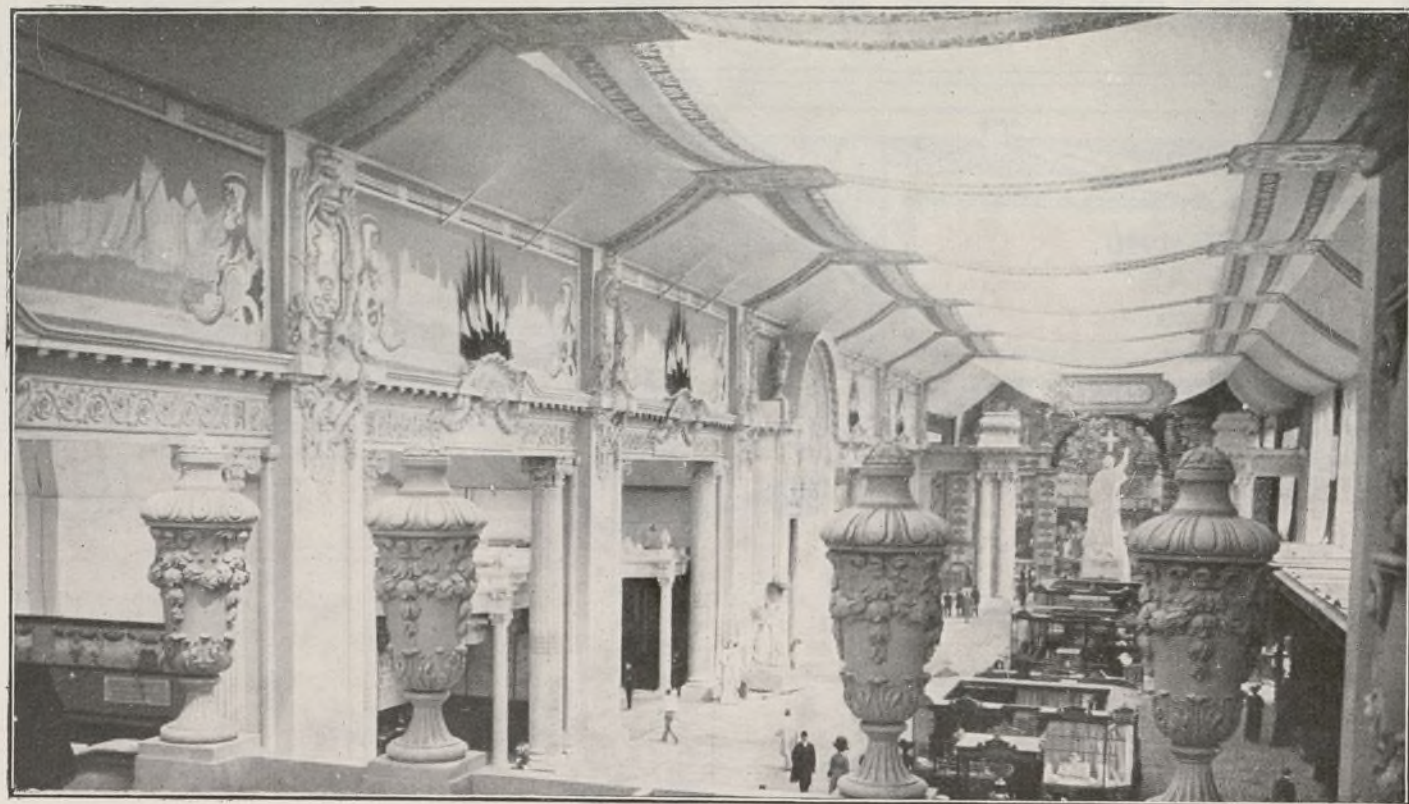
Mes amies se moqueront de moi. Mais il y a des cas où je n'hésite point à me moquer de l'opinion de mes amies...

SONIA



## L'Exposition de Bruxelles

Les organisateurs de l'Exposition de Bruxelles ont eu l'occasion, le mois dernier, de donner un rare exemple d'énergie et de décision devant le malheur. Le peuple belge tout entier leur a



Vue d'une partie de la Section française

répondu par un magnifique élan de volonté triomphante. Au lendemain de l'effrayant sinistre du 14 août, alors que l'incendie localisé à grand-peine menaçait encore la jolie ville blanche du bois de la Cambre, un débordement d'ardeur optimiste sut vite atténuer les conséquences de la catastrophe, et l'entrain des foules eut raison de la tristesse à l'affût dans les ruines carbonisées.

Le 15 août à trois heures du matin, des palais flambaient encore. Le 15 août à dix heures du matin les portes étaient ouvertes, les galeries et les pavillons s'ouvraient, et jamais journée ne fut plus productive.

Certes, des galeries entières ont été la proie des flammes, la section belge, la section anglaise, une partie de la section française ont disparu. Certes, le public n'a pas fini de regretter le joyeux Bruxelles-Kermesse et ses fêtes de nuit si pittoresques... Mais on sent que ce qui domine chez chaque visiteur c'est la surprise de retrouver l'Exposition si jolie, si pimpante et si fraîche au lendemain de son deuil.

Et pourtant celui-ci fut bien cruel et bien terrible. On en a lu toute l'horreur, avec tous les détails, dans le *Figaro*. Nous répéterons d'autant moins ce sombre récit qu'après deux semaines, il y paraît à peine dans le décor de l'Exposition. La vingtième partie à peu près des galeries a été consumée. A l'heure où paraîtront ces lignes, tout sera remis en état. Or l'Exposition, il faut le répéter, n'a pas fermé ses portes un seul jour. Nous sommes en plein cœur des vacances et la fièvre croissante du déplacement, jointe à la facilité des moyens de transports, font que l'on voyage avec frénésie. Ce que l'on a vu ces dernières semaines dans l'enceinte ce n'était plus de la foule, c'était un impétueux et inlassable torrent humain. Et l'affluence ne diminue pas. Depuis le moment où s'ouvrent les portes jusqu'à l'heure de la « Retraite », le flot des visiteurs emplit les galeries, les avenues, les jardins, avec une densité et une continuité comparables à celles de nos grands boulevards les jours de fêtes carillonnées : c'est comme si, au début de la saison, on avait semé dru comme avoine ou froment de la graine humaine dans les cent hectares de l'Exposition de Bruxelles.

Chaque journée y ramène cinquante à soixante mille abonnés qui se succèdent et se relayent et qui paraissent « n'en avoir jamais assez ». Ajoutez à cela les soixante-quinze à cent mille étrangers qui se renouvellent constamment et vous vous ferez une idée du grouillement animé et joyeux dont l'Exposition offre quotidiennement le spectacle.

Les fêtes, il est vrai, les concerts, les conférences, les congrès, les luttes sportives, les cortèges, les illuminations, les feux d'artifice entretiennent dans cette foule une curiosité, un attrait, une

admiration perpétuellement sollicitées. Et les banquets!... Bruxelles a toujours passé pour une ville où l'anémie se combat et se prévient par un régime confortable et plantureux; mais, cette fois, les plaisirs de la table y prennent des proportions paroxysmiques : pas de jour que le monde officiel ou

semi-officiel de l'Exposition ne termine par quelque festin brillant qui fait flamboyer de lumières et pétiller de gaité les restaurants à la mode de la World's Fair.

On l'a dit, chacun le répète et il faut le redire : l'Exposition de Bruxelles est une ex-

position gaie. L'incendie n'a pas su lui enlever ce caractère, qu'elle doit en partie à la grâce de ses architectures et de ses jardins, de son décor tout entier.

Mais ce ne sont là que bagatelles de la porte. Ce qui fait la réputation mondiale de l'Exposition de Bruxelles, ce qui y fait affluer des visiteurs des cinq parties du monde, c'est l'imposant, l'impressionnant concours des nations productrices qu'on y trouve groupées, formidable ensemble bien fait pour exalter le travail persévérant, le travail qui sait triompher même des désastres les plus inattendus, les plus navrants.

On avait été douloureusement frappé en France, par la nouvelle de la catastrophe; unanime fut l'élan de sympathie qui se manifesta en cette circonstance à l'égard de nos amis les Belges. On se réjouira d'autant mieux du persistant succès de l'Exposition de Bruxelles que la France y occupe, grâce surtout aux qualités maîtresses et à l'infatigable dévouement de son commissaire général, M. Fernand Chapsal, la première place parmi les nations étrangères.

## Aviation

### LE MONOPLAN ANTOINETTE

Au lendemain des belles performances des Latham, Labouchère et Thomas à Reims, et du beau voyage que vient de faire Latham de Murel à Issy-les-Moulineaux en passant au-dessus de Paris, et d'Issy à Maillebois près La Ferté Vidame et sur les environs, il est d'actualité de donner les caractéristiques du Monoplan Antoinette que les connaisseurs qualifient avec raison « le roi des airs ».

#### CARACTÉRISTIQUES DU MONOPLAN ANTOINETTE TYPE 50 HP

Surface : 34 mètres carrés.

Envergure : 15 mètres.

Longueur totale : 12 mètres.

Poids complet sans pilote : 550 kilogs. Poids utile maximum à enlever : 150 kilogs.

Fuselage : En forme de coque de canot, en

### LES CHRONIQUES DU MOIS

bois, à base triangulaire, avant en étrave, arrière s'amincissant, entoilé sur moitié arrière, plaqué bois sur moitié avant. 11 mètres de long sur 60 centimètres de haut.

**Stabilisation :** Longitudinale : par empennage cruciforme à l'arrière.

Transversale : par gauchissement hélicoïdal des ailes dont les poutrelles postérieures sont articulées à l'attache.

**Gouvernails :** de montée : plan horizontal mobile à l'arrière à l'extrémité du plan équilibreur.

De direction : Deux plans verticaux triangulaires de 1 mètre de base et 1 mètre de haut, solidaires par les commandes, placés à l'extrémité des plans de dérive verticaux à l'arrière.

**Organes de manœuvre :** Deux volants verticaux, l'un à droite pour le gouvernail de profondeur, l'autre à gauche pour le gauchissement.

Un palonnier au pied pour la direction.

Deux petits leviers, l'un à droite pour la variation d'avance à l'allumage du moteur, l'autre à gauche pour le réglage de la carburation.

Un contact placé contre ces leviers pour la mise en marche ou l'arrêt du moteur.

**Moteur :** 50 HP Antoinette 8 cyl. en V de 110/105, cyl. d'acier forgé, chemises d'eau rapportées, refroidissement à eau, par pompes et radiateurs, injection d'essence, graissage automatique, double allumage bobine et magneto, poids 95 kilogs, radiateurs tubulaires le long du corps en dessous des ailes.

**Position du moteur :** A l'avant.

**Propulseur :** Une hélice en bois tractive à l'avant de 2<sup>m</sup>20 de diamètre.

**Train de lancement et d'atterrissage :** Châssis à deux roues très écartées, avec amortisseurs tubulaires à air comprimé.

Une crosse patin sous l'arrière.

Un patin sous l'hélice à l'avant.

**Position du pilote :** Siège capitonné dans le fuselage à l'extrémité arrière des ailes, le pilote dominant l'appareil; second siège à la demande.

**Démontabilité :** Les ailes et les empennages arrière.

**Encombrement, démonté, emballé :** Une seule caisse à claire-voie triangulaire, de 7 mètres de long, 2<sup>m</sup>68 de large à la base, 2<sup>m</sup>75 de haut. Les plans démontés, le corps dépassant de 4 mètres.

#### CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE ET D'APPRENTISSAGE

**Garanties :** Un vol d'un quart d'heure.

**Apprentissage pratique :** 2.500 francs pour les acheteurs d'un appareil.

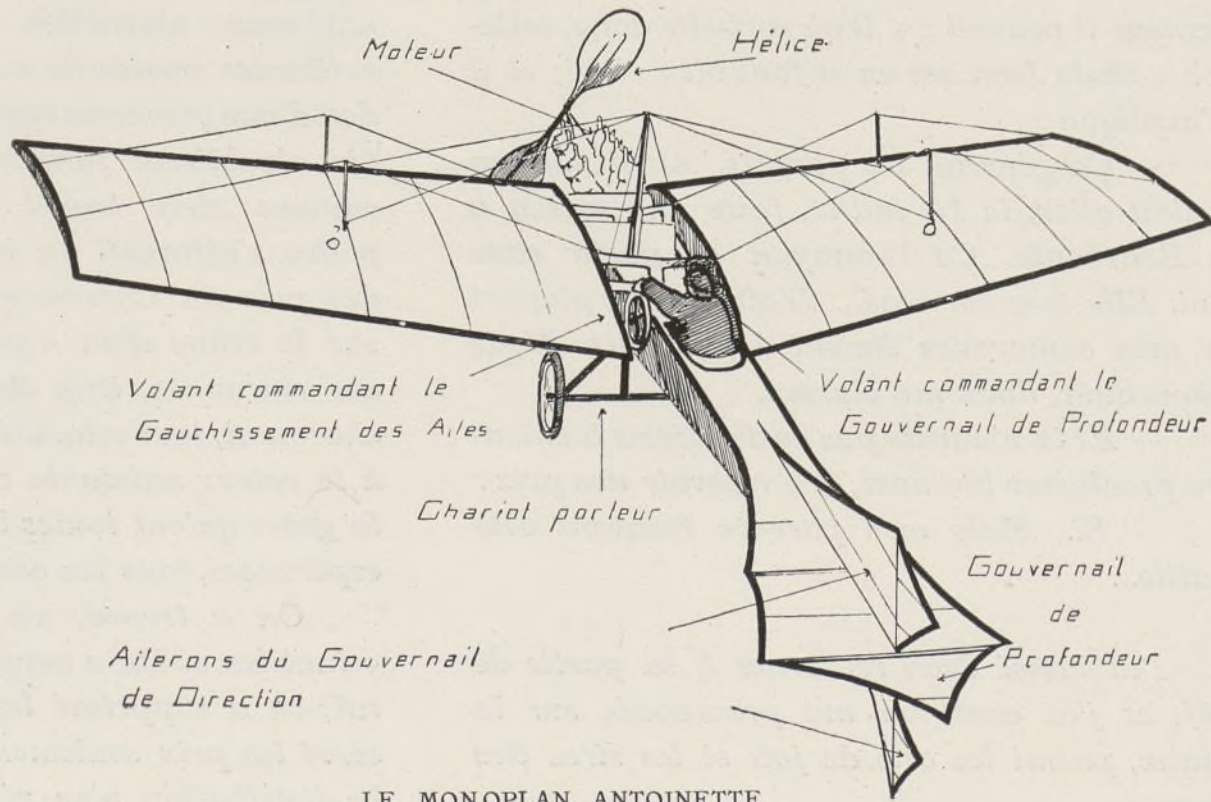
**Apprentissage avant achat :** 4.500 francs (sur lesquels il est remboursé 2.000 francs en cas de commande dans le trimestre suivant l'instruction à l'école de pilotage).

**Prix :** Appareil complet avec moteur : 25.000 francs.

**Païement :** Un tiers à la commande, le solde à la livraison.

Ateliers : à Puteaux.

Agence de vente : Ch. Houry, 23, rue Royale, Paris.



LE MONOPLAN ANTOINETTE



## La Beauté féminine

POUR MAIGRIR

J'ai déjà parlé dans ma dernière chronique du « Triple Traitement du Docteur Turner » pour combattre l'obésité. Je reviendrai encore aujourd'hui sur ce traitement car ses effets sont véritablement merveilleux et je suis sûre de rendre un vrai service à mes lectrices (et, si j'en ai, à mes lecteurs) en leur signalant tout spécialement cet incomparable traitement et en les invitant à l'essayer.

L'inventeur de ce traitement, le Docteur F. M. Turner, un Américain, fut le premier bénéficiaire de sa découverte. Il pesait en effet 250 livres au mois de novembre 1908 lorsque, après avoir essayé sans succès les produits et traitements habituellement conseillés, il découvrit sa méthode et en tenta aussitôt l'action sur lui-même. Les résultats furent surprenants : il perdit 100 livres en l'espace de deux mois ; son tour de taille passait de 123 centimètres à 93 centimètres, son encolure de 45 à 41 centimètres. Ce qu'il y a peut-être de plus étonnant dans cette cure, c'est qu'elle n'a été accompagnée ni suivie d'aucun trouble ni d'aucun affaiblissement, comme c'est le cas lorsque la diminution d'embonpoint provient d'un régime diététique ou de l'emploi de produits à base de thyroïdine. Au contraire le Docteur Turner sentait revenir ses forces et sa vigueur d'autrefois au fur et à mesure que son poids diminuait.

Le cas du Docteur Turner, bien qu'extraordinaire, n'est pas unique, loin de là ! Des milliers de cures semblables ont été constatées depuis en Amérique et déjà en France où, cependant, le produit n'a été introduit que tout récemment.

La méthode du Docteur Turner est très simple et très facile à observer. Il ne s'agit ni de diète, ni de drogues, ni de gymnastique violente, ni de bains turcs, etc., régimes souvent incommodes et toujours ennuyeux à suivre. Le Docteur Turner ne conseille aucun régime nutritif débilisant. Vous pouvez absorber des aliments gras, manger de la viande à votre convenance, boire de la bière ou du lait...

Je vois d'ici votre étonnement : « Quoi ! dites-vous, ce nouveau traitement n'a donc rien de commun avec ceux que l'on a partout préconisés et suivis jusqu'à ce jour ? » Absolument rien, en effet. Mais si je puis vous dire en quoi diffère le traitement du Docteur Turner d'avec ceux de ses devanciers, par contre, je ne suis pas autorisée à vous dire en quoi il consiste : C'est là un secret que j'ai promis de céder. Mais il vous sera facile, chères lectrices, de lever le voile qui recouvre ce mystère en demandant des renseignements à la « Docteur Turner Cy », Division 8 A, 7, rue Auber, Paris. Je suis sûre que vous ne manquerez pas de le faire.

INDISCRÈTE

Comtesse de C. à Trouville. — Il est certain que les effets du hâle produit par l'air marin ne sont pas seyants. D'autre part, les cold-cream et les poudres que vous employez ordinairement, quelle qu'en soit la qualité, sont impuissants à empêcher le hâle et les rides qui en sont la conséquence, mais je puis vous indiquer une personne qui vous procurera le moyen de supprimer en une fois tous ces inconvénients : Ecrivez à M<sup>me</sup> de Carnay, 16, rue Halévy, Paris, qui se fera un plaisir de vous donner tous les renseignements sur son traitement très simple pour rendre la peau douce et claire et supprimer les rides. D'après ce que vous me dites, votre peau n'est pas très abîmée et vous pouvez être certaine du résultat.

M<sup>me</sup> M. G. à Cauterets. — Le traitement pour le développement de la poitrine et, en général, de la partie du corps que l'on désire, s'appelle en effet « Venus Carnis ». Il est en vente chez M. A. Hocquette, pharmacien de 1<sup>re</sup> classe, 17, boulevard de la Madeleine, Paris. Pour les détails concernant ce traitement à la fois infaillible et inoffensif, reportez-vous à la chronique que je lui ai consacrée dans un précédent numéro.

## Notes et Informations

UN DOUBLE RÈGNE

Malgré une lutte très vive, des attaques répétées des manches courtes, les manches longues n'ont pas succombé, tant s'en faut. On peut dire que, sur ce point, il n'y a pas de mode, de l'épaule au poignet la manche se permet toutes les hauteurs, toutes les formes ; mais courte ou longue, plate ou bouffante, elle exige qu'au bout du bras se montre une jolie main, sans quoi il n'est pas d'élégance possible.

Pour beaucoup ce songe ne devient jamais une réalité et, pourtant, rien n'est plus à portée de tout le monde puisque, depuis près de quatre siècles, on connaît une merveilleuse formule pour changer en main de race la patte la plus vulgaire.

Cela se nomme la Pâte des Prélats et l'enchantement qui en détient le secret habite, 35, rue du 4-Septembre à la Parfumerie Exotique. Prix : 5 francs et 5 fr. 50 franco.

AUX AMATEURS PHOTOGRAPHES

Les appareils photographiques d'aujourd'hui sont si légers et si peu encombrants que nul touriste amateur n'oserait trouver, maintenant, que la courroie de son folding lui pèse trop sur l'épaule.

Combien, par contre, au moment de partir en villégiature, se demandent avec appréhension comment loger et transporter sans risques pour le reste de leur bagage, les flacons lourds, volumineux et fragiles dans lesquels il est d'usage de loger, faute de mieux, les produits photographiques ?

Nos lecteurs nous sauront gré de leur rappeler que le problème du transport pratique des produits destinés aux manipulations photographiques a été résolu grâce aux *Stenodoses* Lumière.

Sous ce nom, la Société Lumière et ses Fils leur offre de petites capsules d'étain, hermétiquement closes et pourtant faciles à ouvrir sans l'aide d'aucun instrument. Ces capsules renferment, dosés rigoureusement pour 50 ou 100 cc d'eau et facilement solubles, tous les produits nécessaires aux opérations diverses de la Photographie.

On peut désormais emporter dans sa poche de quoi préparer pendant plusieurs mois, en cours de route, les bains auxquels on est habitué, et ce, à l'aide d'une simple mesure graduée comme il s'en trouve généralement dans toutes les chambres noires d'hôtels.

Les *Stenodoses* réalisent en résumé une triple économie : économie de temps, économie de place et de transport, et ce qui n'est pas à dédaigner, économie d'argent, car avec elles, il n'y a plus d'excédent de bain perdu. On les trouve chez tous les marchands de produits photographiques.

SE DÉFENDRE QUAND MÊME

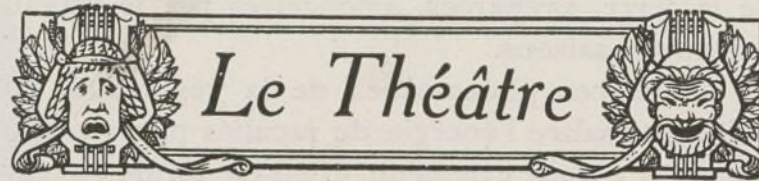
Si l'on se plaignait, cette année, des ardeurs du soleil, le monde des astres, là-haut, serait stupéfié et se demanderait, à juste titre, si nous sommes fous. En revanche, les vents aigres, la poussière âcre, la pluie froide ont tout de même laissé des traces sur les frais museaux qui se sont promenés malgré les dieux. On a villégiaturé en dépit d'un été qui n'en était pas un, et l'on a tout aussi besoin de véritable Eau de Ninon que s'il avait fait une chaleur torride, les opposés produisant, en ce cas, le pareil effet.

Donc, si nous avons omis d'emporter avec nous la célèbre spécialité de la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre, procurons-nous-la vite afin d'effacer, avant que les curieux les aient vues, les petites taches, rougeurs et rides que la fatigue des voyages imprima sur notre épiderme. Il nous en coûtera 6 francs et 6 fr. 50 franco.

LE TEINTURIER MONDAIN

Élégantes et mondaines qui quittez à regret une robe défraîchie, ou dont un malencontreux accident a taché les toilettes, allez chez Racinet, 18, avenue Niel, à Paris ; le teinturier mondain vous les remettra à neuf, en tout aussi parfait état que si elles sortaient de chez votre couturier.

CHRYSANTHÈME



Les lecteurs du Figaro illustré, qui ont apprécié en M. Porel un si délicieux conteur de souvenirs, et qui suivent avec un vif intérêt les saisons du Vaudeville, seront heureux de trouver ici un aperçu des spectacles que leur prépare pour 1910-1911 l'excellent directeur de ce beau théâtre. Nous empruntons les lignes suivantes à la très artistique circulaire que M. Porel vient, comme chaque année, d'envoyer à ses abonnés.

Le mardi 20 septembre, pour la rentrée de M<sup>me</sup> Polaire, je donnerai une série de représentations de *la Maison de Danses*, dont le succès fut loin d'être épuisé, pendant que j'achèverai les répétitions de mon premier spectacle nouveau : *Le Marchand de Bonheur*, comédie en 3 actes, de M. Henry Kistemacker. Les amis de l'auteur, les artistes qui ont entendu cette pièce croient à son éclatant succès. Les dieux décideront. En tous cas, je suis sûr de sa valeur et de son originalité. Cinq débuts importants, placés dans ce joli spectacle, permettront d'apprécier immédiatement les comédiens nouveaux dont ma troupe va s'enrichir. Après, selon les nécessités de l'heure, les difficultés de la mise en scène et celles plus grandes encore des engagements d'étoiles, je choisirai dans les manuscrits suivants, presque tous au point déjà :

*Rue de la Paix*, comédie en 3 actes, de MM. Abel Hermant et de Toledo. *Le Tribun* ! comédie en 4 actes, de M. Paul Bourget. *Raissa*, pièce en 4 actes et 5 tableaux, de M. Pierre Berton. *Montmartre*, comédie en 4 actes, de M. Pierre Frondaie. *Sa Fille*, comédie en 4 actes, de MM. Félix Duquesnel et André Barde. *Crésus*, comédie en 3 actes de M. Henri de Rothschild.

Un auteur dramatique en renom doit avoir été joué à la Comédie-Française au moins une fois. Quand M. Henry Bernstein aura connu cet honneur, il m'a promis de s'arrêter chez moi, en rentrant au Boulevard, avec un manuscrit. Le 1<sup>er</sup> octobre, dans quelques jours, M. Gabriele d'Annunzio me lira la comédie parisienne qu'il achève pour la représentation de M<sup>me</sup> Simone. Je suis fier qu'un tel écrivain ait pensé au Vaudeville pour y donner sa première œuvre dramatique en français. Un directeur parisien avisé a mis la main sur la première comédie d'un jeune de grand talent. J'ai, comme je le devais, sollicité la seconde. Si tout marche selon mes vœux, M<sup>me</sup> Madeleine Lély rentrera au Vaudeville, à son retour de Russie, dans 4 actes de M. Bourdet. Que vois-je encore germer ? Maurice Donnay m'a dit : « Je termine une pièce en pensant au directeur qui m'a déjà monté cinq comédies avec succès. » J'ai cru comprendre qu'il s'agissait de moi et j'ai été ravi. Francis de Croisset achève 4 actes qu'il m'a promis depuis longtemps. A l'occasion de l'érection de la statue de Victorien Sardou sur la place de la Madeleine, je reprendrai, comme je l'ai promis, *la Famille Benoiton* avec les costumes du temps et une distribution curieuse, et, pour finir ma saison, le cas échéant, j'ai la bonne fortune d'avoir *le Détour*, une pièce excellente, d'Henry Bernstein, déjà nommé. Dans ma chasse incessante aux manuscrits, voilà tout ce que j'ai obtenu. Souhaitez-moi de n'en utiliser qu'une faible partie.

POREL

Maintenant pour profiter des représentations de ce programme aux conditions les plus avantageuses, il suffit de souscrire un carnet d'abonnement de dix coupons à la location du 1<sup>er</sup> septembre au 15 octobre, car, passé cette date, on n'en délivre plus. Le prix du fauteuil d'orchestre ou de balcon est de 6 ou 7 francs pour toutes les représentations ordinaires, avec droit aux matinées et même aux « premières » dans les places disponibles.



## La Mode

La poésie s'est emparée de l'automne, si favorable aux fictions gracieuses, aux peintures brillantes et animées. C'est la saison de la maturité des fruits, de la manifestation de toutes les richesses de la terre, préparées, amoncelées par le travail des autres saisons.

Dans ces phénomènes de la végétation, on doit reconnaître l'énergie de facultés parvenues à leur plus grande extension, et non le terme où leur action va s'arrêter. Ces causes qui mettent en mouvement tous les principes, manifestent aussi leur influence sur l'homme : les santés ébranlées par le printemps et l'été, se raffermissent ; un sentiment de bien-être intérieur, un sommeil plus paisible, une plénitude de forces se révèlent. Par une correspondance dont le mystère ne sera peut-être jamais dévoilé, l'amélioration physique s'étend jusqu'aux facultés intellectuelles, à la puissance créatrice du génie, quel que soit l'objet dont il s'occupe. L'automne peut revendiquer plus d'inventions, de découvertes, de compositions littéraires d'un ordre supérieur, de chefs-d'œuvre de toutes sortes, que chacune des autres saisons n'en produirait, si l'on compulsait les annales des arts, des sciences et des lettres.

Enfin, n'est-ce pas la saison par excellence où s'élaborent les plus merveilleux projets de la Mode !

Des conceptions, des imaginations, des compositions de l'automne, dérivent nos fantaisies, nos coquetteries de l'année suivante. C'est le moment du grand travail intérieur, des recherches les plus importantes, des trouvailles sensationnelles.

En l'ombre discrète de son cabinet, le couturier crée ; dans les ateliers, mille petites mains adroites créent également : c'est une activité, une fièvre insoupçonnées, tandis que toutes les élégances « fin d'été » donnent un dernier éclat sur quelque plage, ou se réfugient dans le cadre de séduisants paysages.

Car l'automne est la vraie saison de la vie de château. La chasse dans le jour, les réunions dansantes ou artistiques le soir, sont prétextes charmants à s'habiller le mieux du monde.

Les costumes de nos « chasseresses » au tir ne diffèrent pas de ceux de l'an dernier. Ce qui est pratique est inamovible : la robe courte, étroite, plate, le petit veston laissant libres les mouvements en tissu anglais, souple, dans ces nuances brouillées où le vert et le brun rappellent la teinte de nos bois touffus, en cette saison ; les hautes guêtres de cuir ou les agréables « leggings », le petit tyrolien de feutre ou le léger panama, constituent la tenue classique et très dégagée de nos élégantes.

Pour celles qui suivent les chasses à courre, l'amazone est courte, emboitant parfaitement les hanches et le genou, la jaquette longue, soit rouge, soit de la couleur de l'équipage ; le petit lampion est généralement adopté comme coiffure.

En dehors des costumes de sport, les soies molles et légères sont si agréables à porter qu'on les préfère même au linon. Avec le petit tailleur de soie, on ne craint ni la poussière des routes, ni les ondées orageuses, ni la chaleur ; il n'est rien de plus commode, en vérité.

Mais le shantung est très apprécié par les jeunes femmes aimant à se trouver tout à fait « à leur aise ». Seul ou mélangé à un autre tissu, il compose d'adorables simplicités. Le voici en nuance « banane », soutenu de cachemire de soie souple, du même ton. Un gilet de soie rayée blanc et noir, un col de broderie blanc et noir lui donnent une note très piquante.

Le shantung cerise est tout à fait séduisant, souligné de broderies bleu sombre. La très courte jaquette, étroitement fermée se croise sur un col de satin foncé. Le tussor garni d'une vraie corde descendant le long des revers en smoking, assombrés d'un double revers de moire noire, est une des originalités de l'année.

Nous voyons à Biarritz ces cordelières en passementerie, dessinant les poches et les détails d'exquis petits tailleurs en moire blanche, si jolis, si pratiques même pour les réunions d'automne à la campagne.

La jeune duchesse de C... y portait, il y a quelques jours, un gros reps noir à jaquette milongue, d'une ligne parfaite, légèrement ouverte sur une blouse de voile Ninon noir, transparentée d'une lingerie merveilleuse.

Le noir, qui fut en vogue tout l'été comme garniture, est très indiqué en cette saison imprécise et de transition, pour raviver nos robes de linon, de mousseline de soie, pour donner à toutes nos légèretés une touche plus sérieuse. Le mélange en est, du reste, si heureux, qu'on en abuserait plutôt : il paraît à la ceinture ou sous la forme de col, revers, dépassants, plastron, boutons, bordure, transparents ; il ourle les robes de voile Ninon sable, des robes de mousseline de soie mauve ou rose, des robes de crépon ramagées de dessins cachemire.

Le cachemire de soie n'est-il pas aussi un tissu



Robe « Saroca », tulle fantaisie, mousseline et Liberty  
Création BÉCHOFF-DAVID (Photo H. Manuel)

idéal pour cet admirable septembre ? Il s'harmonise merveilleusement avec toutes les chatoyantes beautés d'une nature en liesse, des légèretés estivales, des enroulements moelleux pour les jours indécis.

M<sup>me</sup> Ber... l'a choisi d'une teinte bise discrète et pâle pour sa jupe, où un soupçon de volant en forme paraît faire de timides essais d'ondulation, pour sa jaquette froncée à la taille sous une broderie bleue et rouge.

Au château de C... en Médoc, M<sup>me</sup> de L... porte un cachemire de soie bleu marine garni d'entre-deux de broderies bises, très en relief ; la toilette est complètement voilée de mousseline ; et, d'une note plus simple mais d'un grand chic, est le cachemire vert saule, ourlé à jours, de M<sup>me</sup> Jean de la N... : la jaquette bordée de velours vert s'ouvre sur une guimpe de tulle vert foncé brodé clair ; la jupe est légèrement froncée dans le bas sous un étroit biais de velours.

La sélection de nos chaussures n'est pas sans attirer l'attention d'une mode raffinée qui n'omet aucun détail, depuis la haute bottine lacée, de sport, jusqu'au petit soulier de dentelle du soir. Nous avons noté encore place Vendôme, — on y chausse à miracle, — le gentil soulier en peau de chamois, teinte naturelle, si agréable pour la marche, avec le large ruban simplement noué ; puis, voici le même,

élégantisé par une mosaïque faite de minces rubans de chevreau même ton, piqués sur le chamois. Le soulier blanc et noir, chamois blanc, verni noir, est d'un effet aussi heureux que pratique.

D'une légèreté extrême, le Louis XIV, fait de minuscules lanières de cuir entrecroisées, formant une sorte de nouveau tissu souple, et donnant l'aspect de petits carreaux en relief.

La réunion de deux cuirs dissemblables de nuances produit des fantaisies charmantes, par exemple, un petit soulier à l'empeigne de chevreau vert clair complété de chevreau noir. L'ornementation des souliers, bien que très sobre, est variée et raffinée : dans la large boucle d'argent bruni d'un soulier verni noir se passe un velours « évêque » ; ce chevreau glacé se resserre par deux croisillons d'un très beau ruban qui se noue ; un minuscule nœud plat et long, en velours, termine ce petit soulier de satin noir ; une austère boucle finement ciselée rehausse le grand deuil de ce Suède noir, que seules, plusieurs barrettes perlées viennent égayer.

Les souliers du soir sont d'une très grande coquetterie : la soie brodée, la moire antique, les étoffes lamées d'or et pailletées fraternisent avec la toile d'argent et la toile d'or, le merveilleux soulier de dentelle transparent de satin. Les talons sont très hauts : Louis XV pour le soir et les réceptions ; cavaliers, droits, pour la marche.

La toute dernière nouveauté, pour danser, est le soulier à cothurnes, tel qu'on le porta sous la Restauration, mais on y ajoute les talons. Les cothurnes sont de minces comètes de satin qui se croisent et se recroisent pour se nouer à la cheville. Enfin, le chevreau blanc brodé Louis XVI, copié au Musée de Cluny, est une création exquise.

Nous vivons donc toujours de souvenirs, nous nous parons de coquetteries passées : aux Grecques, nous ravissons le secret de coiffures enlevées et frisées, leurs tresses relevées, leurs bandelettes précieuses ; des femmes de Tanagra, nous copions la silhouette ; au XVIII<sup>e</sup> siècle, nous demandons la finesse de notre pied, la grâce de ravissants atours.

Et toutes ces beautés d'autan font la joliesse d'une Parisienne d'aujourd'hui.

LAURENCE DE LAPRADE

## La Vie de château

Septembre au château est le mois de la grande animation : c'est le temps des chasses. Longtemps à l'avance, Dianas et Nemrods se sont préparés à ces belles réunions où chacun rivalise d'esprit, d'entrain et d'élégance.

Certaines chasses sont célèbres, comme les équipages et les meutes, témoin les chasses au cerf du marquis de l'Aigle, les chasses à courre de M<sup>me</sup> la duchesse d'Uzès, les équipages de bassets griffons vendéens de M. Chapot de la Chanonie, les meutes de beagles de M. Guérin-Bouchardière, etc.

La science de la vénerie est restée l'apanage des vrais disciples de saint Hubert ; elle a son Gotha, où se lit plus d'un nom connu : comte Clary, duc de Maillé, comte de Montlivault, M. de Vonne, M. de Sabran-Pontevès, marquis de Marescot, comte de Germiny, etc.

Beaucoup de grandes dames comptent aussi dans les annales cynégétiques et, comme dit le poète, elles ne sont pas moins empressées :

*Pour battre la forêt et pour fouiller le val,  
Rouler dans le ravin et grimper sur la crête,  
D'un pied et d'une ardeur que nul buisson n'arrête,  
Pour n'avoir au-dessus du front que le ciel bleu,  
Pour sourire au soleil en défiant son feu,  
Pour exalter son âme et se griser d'air libre...*

Qu'elles se livrent donc en toute sécurité à leur sport favori, nos belles chasseresses ! Si au retour du val ou de la forêt, le feu du soleil ou la vivacité de l'air ont porté quelque atteinte à leur délicat épiderme, le lait antéphélique de Candès aura bien vite rendu à leur teint la fraîcheur et l'éclat dans un renouveau de charme, de jeunesse et de séduction.

L. DE L.





<sup>1</sup> *La Tour du Temple*, d'après une gravure coloriée de 1792

# Les Femmes de France sous la Révolution

Par ERNEST DAUDET

Dans tous les temps, au cours des vicissitudes et des grandeurs de la France, les femmes ont tenu une place considérable. Au rang où les événements les ont trouvées, quel que soit le rôle qu'elles aient eu à remplir, soit en vedette, soit au second plan ou même dans les péripéties plus obscures de la vie privée, il est rare qu'elles ne se soient pas montrées à la hauteur de la tâche que les circonstances offraient à leur activité. Aux diverses étapes de l'histoire, on recueille des témoignages mémorables de leurs qualités et de leurs vertus, comme aussi quelquefois de leur faiblesse et de leur mobilité, et

presque toujours, dans l'adversité comme dans la bonne fortune, ils tournent à leur honneur, en mettant en lumière leur dévouement, leur énergie et leur courage.

Le souvenir que nous en gardons permet de dire de certaines d'entre elles qu'elles ont été héroïques. Il serait trop long d'en chercher les preuves à travers nos épopées nationales. Mais, pour en constater l'existence, il suffit de faire halte un moment sur quelques-uns de ces sites culminants de l'Histoire qui sont pour elle ce que sont dans

la nature les hauts sommets, comme par exemple l'époque de la Révolution. En nous arrêtant là, en circonscrivant nos recherches dans les limites de ces temps tragiques, nous rencontrons une légion de grandes Françaises qui, non seulement déploieront au milieu de malheurs sans nom et sous la tourmente qui courbait toutes les têtes, une énergie réellement virile. Leur vaillance s'ennoblit à la fois des causes qui la leur suggéraient et de la plus éclatante manifestation des qualités de l'esprit et du cœur.

Il nous a paru intéressant de réunir ici, comme dans une galerie qui ne contiendrait que des portraits prestigieux, quelques-unes d'entre elles, et sans entrer dans le détail de ces existences qui se sont déroulées à travers les orages, de rappeler brièvement les traits qui les caractérisent et leur ont assuré l'immortalité. Il était impossible, vu leur nombre, de leur faire place à toutes. Dans le groupe qu'elles forment, nous avons dû choisir. Tout naturellement, notre choix s'est porté sur celles qui brillèrent au premier rang et dont les malheurs qu'elles



<sup>2</sup> *La femme du sans-culotte*  
Gravure populaire (1792)

\*\*



<sup>3</sup> *Estampe sur les prétentions du peuple à la toilette* (1792)

1



eurent à subir parent la mémoire d'une auréole.

MARIE-ANTOINETTE De même qu'entre toutes ces femmes, Marie-Antoinette fut celle contre qui se dressèrent les plus poignants périls, de même elle a été la plus grande victime de ces temps calamiteux. Née archiduchesse d'Autriche et fille de l'impératrice Marie-Thérèse, elle n'avait pas encore quinze ans lorsqu'elle arriva en France pour épouser le dauphin, duc de Berry, qui venait d'entrer dans sa seizième année. Elle en avait dix-huit quand la mort de Louis XV la fit reine en mettant la couronne sur la tête de son mari. On raconte qu'à la nouvelle de l'événement qui les portait au rang suprême, ils tombèrent à genoux, d'un mouvement spontané, et levant les mains au ciel, s'écrièrent :

— Mon Dieu, protégez-nous, guidez-nous; nous régnons trop jeunes!

Cette constatation des dangers que leur créaient leur jeunesse et leur inexpérience explique, non moins que la faiblesse du roi et la frivolité de la reine, toutes les fautes du règne. Mais, si regrettables qu'aient été ces fautes, elles ne justifient pas la rigueur et la cruauté du châtement. Lors du procès du roi, le péril national créé par les menaces de l'invasion, aggravé par la trahison de Dumouriez, était trop grand, trop imminent et trop violentes aussi les passions qu'il déchaînait pour que les juges fussent en état de faire un juste départ entre ce qui, dans l'événement, pouvait être imputé à Louis XVI et ce qui n'était imputable, en réalité, qu'à ses frères et aux émigrés dont ils subissaient l'influence funeste. Il eût été équitable de lui tenir compte de son bon vouloir, de son désir de ne pas verser le sang de ses sujets et de les rendre heureux, de la sincérité avec laquelle il avait accepté la constitution nouvelle, encore qu'il n'y vit pas les bienfaits qu'en attendaient ses auteurs. Mais, il est des heures, dans la vie des nations, où il n'y a plus de place pour la justice. Celle dont se vantaient les juges n'était ni moins trompeuse ni moins illusoire que cette liberté au nom de laquelle la Révolution s'était faite et qui allait être emportée avec le reste dans le torrent des fureurs populaires habilement provoquées par une poignée de sectaires et de fanatiques.

Louis XVI dut à ces circons-

ances d'être condamné par des hommes qui rêvaient de faire trembler tous les trônes en jetant la tête d'un roi à celle des rois coalisés. C'est moins sa conduite qu'il expia que celle d'autrui. Néanmoins, et en se plaçant au point de vue de la Convention, la sentence pouvait s'expliquer. Mais, il n'en est pas de même de celle qui, quelques mois plus tard, fut prononcée contre Marie-Antoinette. Ce ne fut qu'un moyen de terreur aux mains du tribunal révolutionnaire qui se fit, ce jour-là, comme pendant toute sa durée, l'exécuteur servile et dominé par la peur, des ordres que, par la voix de Fouquier-Tin-



<sup>4</sup> Marie-Antoinette  
Par Duplessis-Bertaux  
(Tableaux historiques  
de la  
Révolution française)

ville, lui imposaient les maîtres du jour. Marie-Antoinette marcha à la mort, résignée et forte, mais avec la conviction de son entière innocence. Ce sentiment l'avait soutenue pendant sa captivité commencée aux Tuileries, au mois d'octobre 1789, après l'invasion de Versailles et continuée au Temple après le 10 août 1793, et la déchéance de la royauté. On a dit avec raison qu'il n'existait pas dans l'histoire de l'humanité une créature qui ait autant souffert que Marie-Antoinette durant les sombres jours qui la virent prisonnière et qu'après la passion du Christ, il n'en est pas de plus douloureuse que la sienne. Des dates à jamais fameuses dans l'histoire, marquent les grandes étapes de son martyre : la nuit du 5 au 6 octobre à Versailles et l'humiliant retour à Paris au milieu d'une bande d'énergumènes qui portent au bout de piques, devant la voiture royale, les têtes de deux gardes de corps massacrés en défendant leur souverain; la

fuite à Varennes en juin 1791; l'assaut des Tuileries par la populace le 20 juin 1792; du 10 au 13 août de la même année le massacre des Tuileries, le vote de déchéance et l'emprisonnement du roi et de sa famille dans la tour du Temple; les massacres de septembre et l'épisode affreux du meurtre de la princesse de Lamballe; en janvier 1793, le procès et la mort du roi; au mois de juillet, le décret de la Convention qui ordonne que le fils de Marie-Antoinette sera séparé de sa mère et le lui arrache malgré leurs pleurs et leurs cris; au mois d'août enfin, le transfert de la reine à la Conciergerie, si promptement suivi de son procès et de sa mort, le 16 octobre, à l'âge de trente-huit ans.

A chacune de ces stations, elle subit un supplice de plus. Lors de la prise des Tuileries par le peuple, quelques furieux la cherchent pour la massacrer. C'est à grand-peine qu'elle se dérobe à leur fureur, non sans avoir été obligée de subir les plus outrageantes injures qui s'adressent non seule-

ment à la reine, mais à la femme. Une fois captive avec les siens, aucune dureté ne lui est épargnée. Incessamment soupçonnée de vouloir s'enfuir, elle est à toute heure en butte aux recherches et aux perquisitions les plus humiliantes. Trois fois sacrée par le malheur, comme reine, comme épouse, comme mère, elle aurait droit au respect de ses gar-

diens. En fait de respect, elle n'est l'objet que d'accusations mensongères, que d'insinuations perfides et de traitements odieux qu'on n'aurait osé employer à l'égard de la plus humble et de la plus coupable des captives. Elle est insultée au moment où on l'emprisonne; elle est insultée au moment où on la sépare de son mari; elle est insultée quand on lui enlève son fils. Elle l'est enfin quand elle comparait devant ses juges. Nous y reviendrons tout à l'heure. Ce qu'il faut rappeler dès maintenant, c'est qu'au cours de ce long martyre, elle s'élève toujours au-dessus de l'épreuve. C'est par là qu'elle reste admirable.



A Versailles! A Versailles! Gravure populaire publiée en 1791





Les adieux de Louis XVI à sa famille. Gravure de J. Hernard

Lorsque l'émeute grondait aux portes du Temple et qu'une foule en délire exigeait que la reine se montrât, voulant lui présenter la tête de la princesse de Lamballe, sa fermeté d'âme avait paru l'abandonner. C'est sa fille, Madame Royale, qui nous le raconte dans les pages émouvantes qu'elle a consacrées au récit de sa captivité. Mais, cette défaillance est passagère. Bientôt, l'infortunée se ressaisit et sous la femme odieusement et inutilement outragée, la fille des Césars reparait, énergique comme un homme, sans cependant abdiquer aucune des grâces de son sexe. Cette vaillance ne l'abandonnera plus, même aux heures les plus douloureuses de sa passion. Son mari mort, son fils éloigné d'elle, n'ayant plus pour soutenir son courage que ses angéliques compagnes, sa fille et sa belle-sœur, elle a fait le sacrifice de sa vie. Telle est alors son énergie, telle sa volonté de mourir que lorsqu'une chance d'évasion lui est offerte, elle la repousse, parce que les vaillants qui ont entrepris de la sauver ne peuvent faire évader ses enfants avec elle. Dès lors, elle n'attend plus aucun secours. Vouée à la mort, par des despotes qui tyrannisent la France; compromise par les folles imprudences des émigrés, abandonnée par sa famille d'Autriche qui la sacrifie à ses ambitieux desseins politiques, elle n'espère plus rien.

C'est ici qu'il y a lieu de se demander si sa conduite passée justifiait la rigueur des traitements dont elle fut l'objet. J'ai rappelé plus haut les reproches qu'elle avait encourus comme reine. Mais les torts qui lui étaient imputés à ce titre comme ceux qui peuvent être attribués à la femme, son goût pour les plaisirs, ses imprudences, ses prodigalités résultaient moins de sa volonté que de sa jeunesse, de son inexpérience,

de son éducation et ce sont là des circonstances atténuantes dont la postérité, plus équitable que les juges, lui a tenu compte. D'ailleurs, ces torts imputés à la femme ont-ils la gravité que certains historiens ont voulu leur attribuer? Est-il possible, par exemple, de la rendre en quoi que ce soit responsable de « l'Affaire du Collier »? Quelques-uns lui ont reproché sa liaison avec le comte de Fersen, ce noble Suédois que le culte qu'il professait pour elle, fixa à la cour et qui fut le principal organisateur de la lamentable fuite de Varennes. Mais, quel fut le véritable caractère de cette liaison? Sur ce point, jusqu'à ce jour, l'histoire est restée sinon muette, du moins contradictoire. Il n'est pas douteux que la reine fut sensible aux hommages de son adorateur et qu'elle partagea les sentiments qu'elle lui inspirait. Mais, allèrent-ils plus loin? La preuve jusqu'à ce jour n'en a pas été faite. Quoi qu'on en pense, on peut du moins prétendre que la faute, si faute il y eut, ne relevait que de la conscience de la coupable et qu'elle ne méritait ni la mort, ni les cruautés

qu'on lui fit subir dans la voie par laquelle elle y marchait. Mais, son trépas était résolu et, pour le justifier, les fautes furent, selon le mot de Louis Blanc, haineusement transformées en crimes.

C'est donc en criminelle qu'elle comparut devant le Tribunal révolutionnaire, dont le président devait l'interroger et devant le jury qui devait prononcer la sentence, jury composé d'hommes obscurs, lesquels n'étaient là que pour obéir. Depuis longtemps, on ne l'avait pas vue en public. Dans l'auditoire, chacun fut frappé des ravages que

tant de douleurs multipliées avaient faits sur sa figure à l'expression hautaine et charmante. Néanmoins, elle était belle



Marie-Antoinette séparée de sa famille. Gravure anonyme



Le Dauphin enlevé à sa mère. Gravé par Schiavonetti d'après Pellegrini

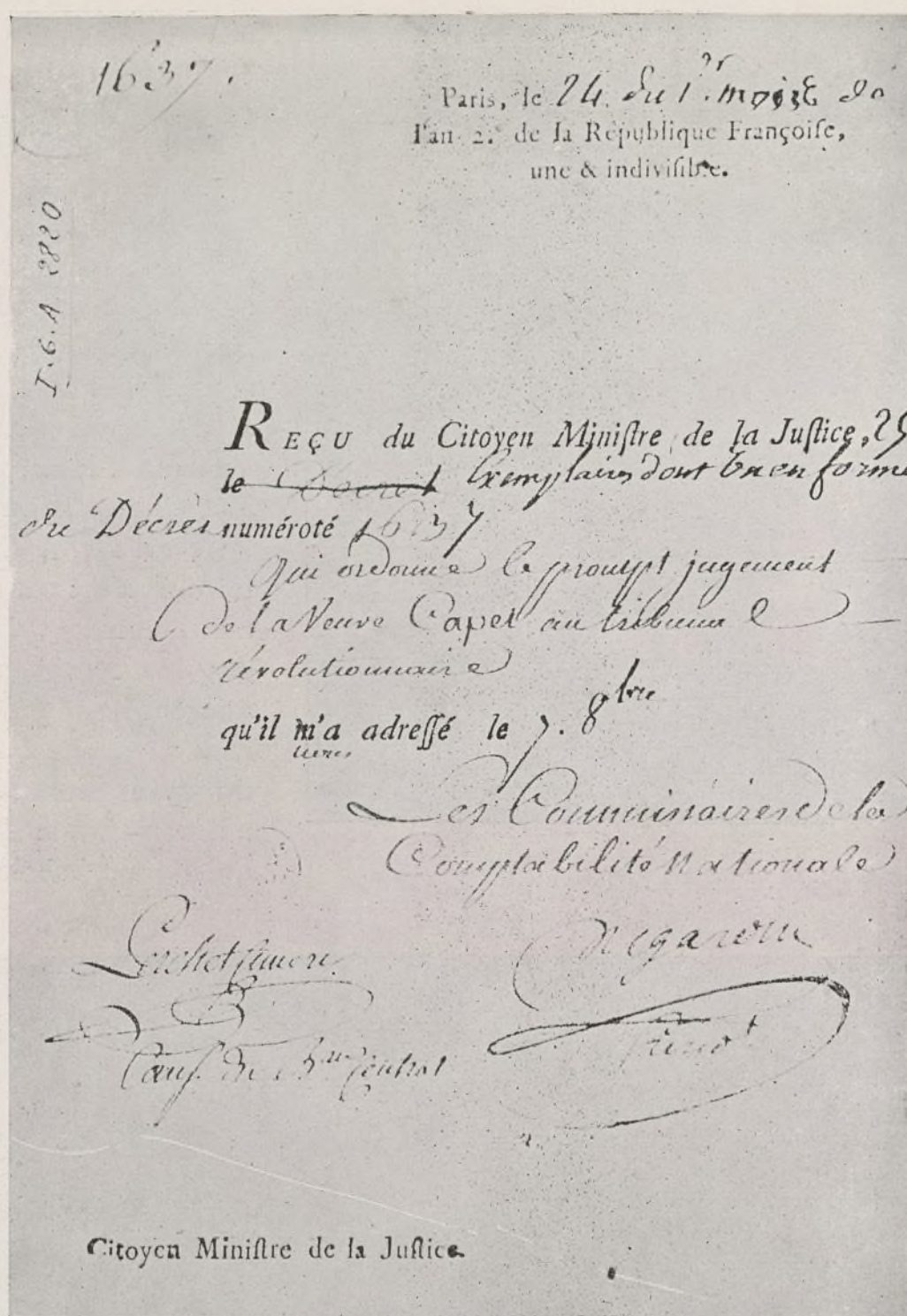


encore et n'eût pas cessé de paraître une jeune femme si ses cheveux n'avaient prématurément blanchi. Telle qu'elle était, elle eût apitoyé des tigres. Aussi importait-il de ne pas laisser les juges s'émouvoir. L'accusateur public, l'ignoble Fouquier-Tinville s'était donné pour tâche de fermer les cœurs à toute pitié. Son éloquence venimeuse s'exerça sans mesure aux dépens de l'accusée. Son réquisitoire calomnieux la compara à Messaline, à Brunehaut, à Frédégonde, à Marie de Médicis : « Là, dit Louis Blanc, revivaient sous une forme solennelle toutes les rumeurs impudiques que la méchanceté de la Cour avait fait passer du fond des boudoirs dans les carrefours et les tavernes. »

Pour étayer ces accusations abominables, les maîtres de l'heure n'avaient pas craint quelques jours avant le procès, de soumettre les enfants de la reine au plus odieux des interrogatoires. Au petit Dauphin, à cet enfant déprimé et apeuré par les souffrances de la prison, on arracha des aveux tendant à prouver que sa mère avait tenté de le dépraver pour énerver son corps, éteindre son intelligence et se ménager de la sorte le moyen de régner plus tard à sa place. Une tentative analogue fut faite auprès de Madame Royale. Mais, ici, les insinuations perfides du procureur de la Commune, Chaumette, qui n'avait pas craint de se charger de cet interrogatoire infâme, se brisèrent contre l'indignation de cette adolescente de quinze ans, en qui se révélait déjà la force d'âme qu'elle déploya dans la suite de sa vie.

Dans le journal de sa captivité, elle raconte comme suit, la démarche de Chaumette. La page mérite d'être citée tout entière, car elle démontre à l'aide de quels procédés, on s'efforçait de créer de toutes pièces des griefs contre la reine :

« Le 8 octobre, à midi, raconte sa fille, comme nous étions occupées à faire nos chambres et à nous habiller, arrivèrent Pache, Chaumette et David, membres de la Convention avec plusieurs municipaux. Ma tante n'ouvrit que quand elle fut habillée. Pache se tournant vers moi, me pria de descendre.



9 Ordre de mise en jugement de Marie-Antoinette (Musée Carnavalet)

« J'avais toujours entendu dire à mes parents, écrit-elle, qu'il valait mieux mourir que de compromettre qui que ce soit. »

Elle se souvint de ce noble avertissement. Les commissaires de la Convention ne purent lui arracher une parole propre à confirmer leurs soupçons.



Jugement de Marie-Antoinette, d'après une estampe publiée en 1793

Ma tante voulut me suivre; on le lui refusa. Elle demanda si je remonterais; Chaumette l'en assura en disant :

« Vous pouvez compter sur la parole d'un bon républicain; elle remontera ».

« J'embrassai ma tante qui était toute tremblante et je descendis. J'étais très embarrassée. C'était la première fois que je me trouvais seule avec des hommes; j'ignorais ce qu'ils me voulaient; mais je me recommandai à Dieu. Chaumette, dans l'escalier, voulut me faire des politesses; je ne lui répondis pas. Arrivée chez mon frère, je l'embrassai tendrement; mais, on l'arracha de mes bras, en me disant de passer dans l'autre chambre. Chaumette me fit asseoir; il se plaça en face de moi. Un municipal prit la plume et Chaumette me demanda mon nom. »

L'interrogatoire que raconte ensuite la princesse avait pour but de reconstituer les propositions d'évasion qui avaient été faites à la reine et d'en découvrir les auteurs. Ses réponses rendirent vaine cette tentative.

« Chaumette m'interrogea ensuite sur mille vilaines choses dont on accusait ma mère et ma tante. Je fus atterrée par une telle horreur et si indignée que, malgré toute la peur que j'éprouvais, je ne pus m'empêcher de dire que c'était une infamie. Malgré mes larmes, ils insistèrent beaucoup. Il y a des choses que je n'ai pas comprises; mais, ce que je comprenais était si horrible que je pleurais d'indignation. »

Les misérables qui n'avaient pas craint de souiller ainsi l'âme de deux enfants et de tirer de leurs aveux des éléments d'accusation contre leur mère, n'étaient pas gens à se laisser rebuter par l'échec de leur tentative. On va les voir la renouveler devant



le tribunal contre la reine elle-même. Elle y comparut, on le sait, le 14 octobre.

- Votre nom? lui demande le président.
- Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche.
- Votre état?

suggèrent au président les dépositions des témoins. Son attitude alors, ne dément pas ce que nous savons de sa fermeté, de sa présence d'esprit et de son énergie. Ce qui lui tient à cœur, c'est de ne pas compromettre ceux qui se sont dévoués pour elle, et ce généreux souci légitime ses mensonges, qui,



*Marie-Antoinette à la Conciergerie, par Kocharsky (Musée de Versailles)*

- Je suis veuve de Louis Capet, ci-devant roi des Français.
- Votre âge?
- Trente-huit ans.

Ce n'était là que des questions de forme. Mais, tout à l'heure, après le réquisitoire, elle sera interrogée sur la plupart des actes de sa vie; elle devra répondre aux questions que

d'ailleurs, ne font tort à personne. Mais, là où elle se grandit jusqu'à faire passer un frisson dans cet auditoire hostile et jusqu'à faire craindre à ses juges une manifestation en sa faveur, c'est lorsqu'elle répond à la déposition du témoin Hébert, qui n'a pas craint de reprendre l'accusation au sujet de laquelle on avait interrogé les enfants. D'abord, devant

\*\*\*







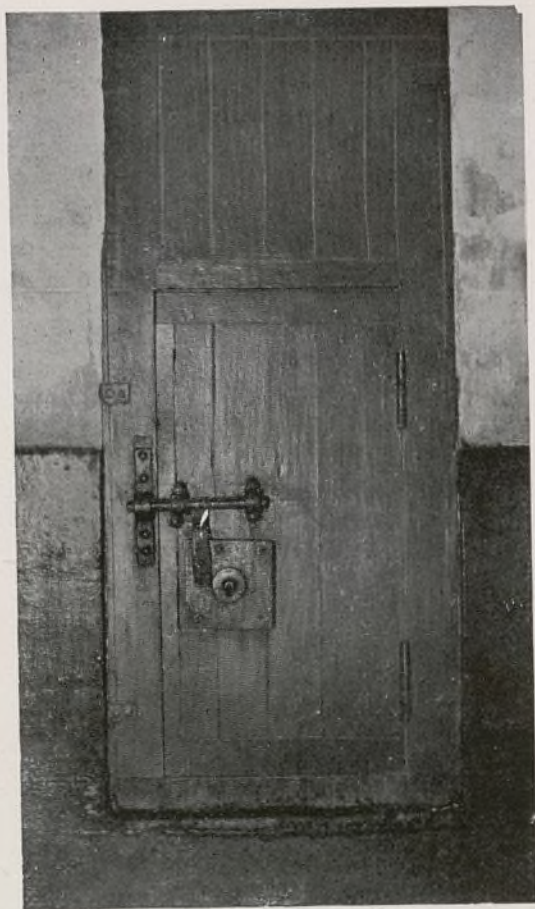
alors à l'écart et dans une simplicité que n'altèrent jamais les exemples de la cour. De ses revenus, elle ne garde pour elle que ce qui est rigoureusement nécessaire à sa vie. Le reste va aux pauvres. Elle est toute aux pauvres et elle est toute à Dieu.

Ce n'est pas cependant ce qui la détermine à refuser successivement les brillants mariages qui lui sont proposés et dont l'un au moins, lui assurerait, dans l'avenir, une couronne, la couronne d'Espagne. Si elle les refuse, c'est qu'elle



*Cour de la Conciergerie. Les fenêtres des cellules (Cliché Simons)*

paraître se mêler aux événements, les rares appréciations qu'ils lui suggèrent, la montrent plus disposée à la résistance qu'approbatrice des concessions successives que fait son frère au parti de la Révolution. Elle n'avait pas voulu émigrer pour ne pas l'abandonner. Mais, restée près de lui, c'est des princes émigrés qu'elle attendait le salut de la monarchie. Dans une lettre qu'au mois de janvier 1790, elle écrit au comte d'Artois, alors à Turin, elle gémit sur l'apathie dans laquelle le



*13 Porte de la cellule de Marie-Antoinette à la Conciergerie (Cliché Séeberger)*

ne veut pas s'éloigner du frère qu'elle chérit, c'est qu'elle entend se consacrer entièrement à lui et aux siens. L'engagement qu'elle a pris ainsi vis-à-vis d'elle-même, elle le tiendra jusqu'à la fin. Elle associe son sort à celui de la famille royale. Quand la tourmente s'annonce, elle ne veut pas émigrer et à toutes les étapes de leur long martyre, le roi, la reine, Madame Royale la verront à leurs côtés, intrépide et vaillante, toujours prête à se sacrifier pour eux.

En restant fille et en imprimant à toute sa conduite un caractère religieux, elle n'avait abdiqué aucune des grâces qui forment la parure de sa personne et de

roi et la reine vivent à Paris et elle ajoute : « Ne vous découragez pas mon frère et secourez-les malgré eux. » La rareté de propos analogues dans sa bouche, démontre d'ailleurs qu'elle se mêla peu aux intrigues du moment.

En revanche, son dévouement ne fait pas défaut une minute au ménage royal. Elle ne vit et ne respire que pour lui. Il semblerait qu'elle prévoit l'avenir, car dès le lendemain de la Révolution, lorsque le roi et la reine sont ramenés de force à Paris d'où ils ne sortiront plus, elle écrit : « Ce qu'il y a de certain, c'est que nous sommes prisonniers ici ; mon frère ne le croit pas, mais, le temps le lui apprendra...

nous sommes perdus ; il ne nous reste d'espoir qu'en Dieu. » A partir de ce moment, elle n'est plus qu'une sacrifiée volontaire. Elle va suivre jusqu'au bout, dans la voie sanglante, ceux qu'elle aime. Pour les malheureux souverains qu'elle n'avait



*17 Fauteuil de Marie-Antoinette (Musée de la Conciergerie) (Cliché Simons)*

pas voulu quitter, elle est une sœur dont l'assistance se prodigue sans mesure ; pour leurs enfants, captifs comme eux, elle est une mère.

Pour en être convaincu, il suffit de la suivre dans les circonstances qui se déroulent au cours de leur captivité. Elle ne les quitte pas un instant ; elle est toujours là, souriante, attentive, empressée, ravissant le linge, faisant la lecture, jouant avec son neveu et sa nièce, enseignant à celle-ci les devoirs de la femme, lui inspirant une tendresse qui ne s'effacera plus de

son esprit. On en a la preuve dans la correspondance qu'elle entretint longtemps avec ses amies, la marquise de Bombelles et la marquise de Raigecourt. Elle y révèle la plus vive intelligence, la gaieté d'une jeune femme et surtout cette sérénité d'âme qui est le propre des natures sans tare et sans ombre. On pourrait dire d'elle que c'est une âme de cristal.

A ces qualités qui sont des vertus, elle joint le plus mâle courage : elle n'est pas Bourbon pour rien. Il est probable que si les circonstances l'avaient mise sur un trône, elle l'eût plus énergiquement défendu que son frère ne défendit le sien. Ce qui le prouve, c'est que la tourmente venue, et encore qu'elle s'abstienne de



*16 Cachot de Marie-Antoinette à la Conciergerie (Cliché Séeberger)*



ce jeune cœur et se plaisant à servir la reine et le roi comme le ferait une sujette. Dans le journal que j'ai déjà cité, Madame Royale, après la mort de cette tante bien-aimée, rappelle qu'elle avait toujours été un modèle de vertu et n'avait pas connu les écarts de la jeunesse :

« Depuis l'âge de quinze ans, elle s'était donnée à Dieu et ne songea plus qu'à son salut. Depuis 1789 que je la connus plus, je n'ai jamais trouvé en elle que religion, grand amour de Dieu, horreur du péché, douceur, modestie, courage et grand attachement à sa famille pour qui elle a sacrifié sa vie, n'ayant jamais voulu quitter le roi mon père; enfin, ce fut une princesse digne du sang dont elle sortait. Je ne puis en dire assez de bien par les bontés qu'elle a eues pour moi, qui n'ont fini qu'avec sa vie. Elle me regarda toujours comme une fille et moi je la vis toujours comme une seconde mère et je lui en donnai tous les sentiments. Nous avions absolument le même caractère; nous nous ressemblions beaucoup. »

Dans ce jugement d'une adolescente dont l'infortune a précocement mûri l'esprit, il n'est rien qui ne soit la vérité même. Lorsqu'elle dit que son héroïque tante a sacrifié sa vie pour sa famille, elle ne dit pas assez; elle devrait ajouter que Madame Elisabeth a cherché les occasions de se sacrifier. Le 20 juin 1792, la populace avait envahi les Tuileries dans le dessein de mettre la reine à mort. Quelques énergumènes ayant aperçu Madame Élisabeth, la prirent pour sa belle-sœur. C'est sur elle que commençaient à tomber les injures affreuses et les menaces terribles que ceux qui les proféraient croyaient adresser à une autre.

— Voilà l'Autrichienne ! hurlaient ces stupides



<sup>18</sup> Marie-Antoinette dans la charrette  
Dessin de David  
Reproduit d'après le calque du Cabinet des Estampes

malfaiteurs en brandissant leurs armes.

Silencieuse et tête haute, elle les regardait sans prononcer la parole qui eût détourné d'elle leur fureur. Cette parole, ce fut un garde national qui la prononça. Et la noble princesse de le lui reprocher.

— Pourquoi les détromper ?

Ce cri sublime symbolise tous ses actes pendant la tourmente.

Quant à sa piété, à laquelle rendait hommage Madame Royale, on en trouve la preuve dans cette prière sortie de son cœur au soir de la mort du roi et qu'il faut citer ici parce que, depuis, elle se plaisait à la répéter tous les jours :

« Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, oh ! mon Dieu ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'ayez prévu, réglé ou ordonné de toute éternité. Cela me suffit, oh ! mon Dieu ! Cela me suffit. J'adore vos décrets éternels et impénétrables; je m'y soumetts de tout mon cœur pour l'amour de vous; je veux tout, j'accepte tout, je vous fais le sacrifice de tout et j'unis ce sacrifice à celui de Jésus-

Christ, mon divin Sauveur; je vous demande, en son nom et par ses mérites, la patience dans mes peines et la soumission parfaite qui vous est due pour tout ce que vous voulez ou permettez. »

Quelle femme et quelle sainte que celle qui, dans sa prison, opposait à ses infortunes cet éloquent témoignage de sa résignation courageuse ! Rien n'explique mieux l'ardente affection que Madame Royale avait conçue pour elle.

Après la mort du roi et de la reine, ce fut la consolation des deux captives de se trouver réunies. Pleurant les augustes morts, pleurant sur le sort du malheureux petit Dauphin qu'on



<sup>19</sup> Marie-Antoinette en route pour le supplice. estampe publiée en 1794.





CAMILLE DESMOULINS, SA FEMME ET SON FILS

*École de DAVID. — Musée de Versailles*







avait eu la cruauté de leur arracher pour le livrer au savetier Simon, elles pouvaient du moins mêler leurs larmes, prier ensemble et se rappeler les jours heureux, les jours d'autrefois, la tante évoquant pour distraire la nièce ces souvenirs encore si proches et déjà si lointains derrière un voile de sang. Il est aisé de se figurer ce que fut alors leur existence. Mais, ce que l'imagination ne peut concevoir et ce que nous ignorerions si le journal de Madame Royale ne nous le révélait, c'est la cruauté des traitements qu'on leur fit subir. On leur laissait volontairement ignorer ce qu'il était advenu de la reine et à leurs questions à son sujet, on répondait par le silence.

« Nous savions un peu de nouvelles de mon frère par les municipaux, écrit encore Madame Royale; cela ne dura pas longtemps; nous l'entendions tous les jours chanter avec Simon la *Carmagnole*, l'air des Marseillais et mille autres horreurs. Simon lui mit le bonnet rouge sur la tête et une carmagnole dessus le corps. Il lui faisait chanter aux fenêtres pour être entendu de la garde, avec des jurements affreux contre Dieu, sa famille et les aristocrates. Ma mère heureusement n'entendit pas toutes ces horreurs : elle était partie. »

Puis, ce fut trois fois par jour la visite des municipaux qui venaient s'assurer que ces malheureuses prisonnières ne communiquaient pas avec le dehors et ne conspiraient pas. Elles avaient un serviteur ; on le leur enleva, l'égalité, leur dit-on étant la première des lois de la République et les détenus n'ayant personne pour les servir. Elles furent obligées de faire elles-mêmes leur lit et de balayer leur chambre. On leur ôta leurs draps de peur qu'elles ne s'en servissent pour s'évader par la fenêtre et on leur en donna d'autres plus gros, desquels on ne pouvait faire des cordes. On alla jusqu'à les menacer de pratiquer un tour à leur porte par lequel on ferait passer les aliments. La menace ne fut pas exécutée ; mais, quand les repas arrivaient, on fermait brusquement la porte afin qu'elles ne vissent pas les gens qui les apportaient.

Ces rigueurs indignes s'exercèrent à la veille du procès de la reine. C'est à ce moment qu'eurent lieu les interrogatoires dont il a été question plus haut. Ces durs traitements s'aggravèrent encore après que la reine eut péri. A Madame Royale on supprima les bouillons de jus d'herbes, nécessaires à sa santé ; à Madame Elisabeth on refusa des remèdes indispensables ; il fallut pour les lui faire obtenir, l'intervention d'un municipal plus humain que ses camarades. Elles avaient l'habitude de faire maigre à certains jours, le maigre fut également supprimé. De jour en jour, ces taquineries se multipliaient, aggravées par des fouilles que jusqu'à trois fois dans la journée, des municipaux venaient pratiquer sur les captives. Elles



Apothéose de Marie-Antoinette. Gravure publiée en 1836

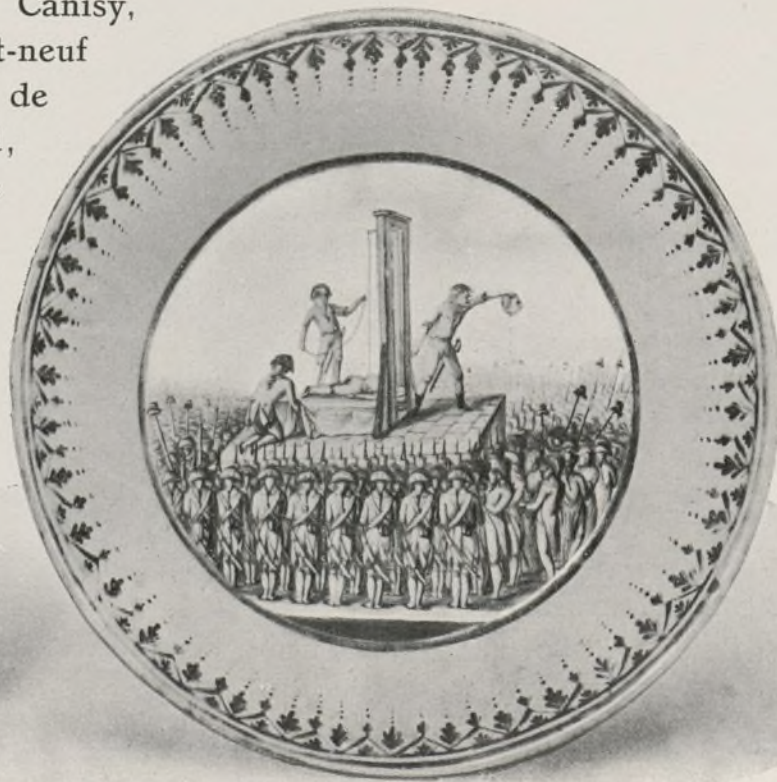
furent faites un jour par des hommes absolument ivres, qui les accompagnèrent de jurons et de propos injurieux. Chaque fois, d'ailleurs, ils emportaient quelque chose, de menus objets que les prisonnières étaient parvenues à conserver. Finalement, on leur enleva la lumière et pour ne pas rester dans l'obscurité, elles durent se coucher au déclin du jour.

Il en fut ainsi jusqu'au 9 mai de cette année 1794 ou, pour parler le langage du temps, jusqu'au 20 floréal de l'an II de la République une et indivisible. Ce jour-là, dans la soirée, on vint chercher Madame Elisabeth. Les terroristes avaient résolu de la mettre à mort, bien qu'elle n'eût commis d'autre crime que celui d'être née sur les marches du trône qu'avait renversé la Révolution. Devant le tribunal révolutionnaire, elle répondit brièvement et avec

dédain aux questions insidieuses qui lui étaient posées.

— Toutes vos questions sont inutiles, déclara-t-elle. Je sais que vous avez résolu ma mort et j'ai fait à Dieu le sacrifice de ma vie. Je suis prête à mourir.

Ce n'était pas là de vaines paroles. Madame Elisabeth manifesta jusque sur l'échafaud le courage qu'elles révèlent. Elle y fut conduite en charrette, en compagnie de vingt-quatre accusés condamnés avec elle, comme complices des crimes qu'on lui reprochait, mais que l'acte d'accusation ne put énumérer puisqu'ils n'existaient pas. Parmi ces victimes qui eurent l'honneur de partager son sort, il faut nommer la marquise de Senozan, sœur de Malesherbes ; la marquise de Crussol ; M<sup>me</sup> de Montmorin, veuve de l'ancien ministre qui avait péri pendant les journées de septembre ; leur fils, officier, âgé de vingt-deux ans ; cinq membres de la famille de Loménie dont une femme, Charlotte de Canisy, âgé de vingt-neuf ans ; l'abbé de Chambertrand, chanoine de Sens, d'autres encore plus



Tasse et soucoupe à la guillotine (Musée Carnavalet)



obscur, mais non moins innocents. En sa qualité de princesse de sang royal, Madame Elisabeth fut exécutée la dernière. L'abbé de Chambertrand resta près d'elle, lui prodiguant jusqu'à la fin les consolations religieuses. Tous les condamnés, avant de se livrer au bourreau, vinrent la saluer. Elle leur répondait par un sourire angélique en leur montrant le ciel, comme pour leur y donner rendez-vous. Elle en vit ainsi périr vingt-trois. L'abbé de Chambertrand fut appelé le vingt-quatrième. Elle le suivit dans la mort sans que sa fermeté eût un instant faibli et couronna ainsi par une intrépidité héroïque, la plus pure et la plus noble des existences.

Sa condamnation et son supplice constituent le plus horrible forfait des temps de la Terreur, qui cependant virent s'en commettre tant d'autres. Il reste sans explication, comme sans excuses. Il ne s'est trouvé aucun historien, parmi ceux de la Révolution, pour le justifier. La Terreur, n'eût-elle commis que celui-là, en serait à jamais déshonorée.

#### MADAME ROYALE

Quoique Madame Royale, fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette et nièce de Madame Élisabeth, n'ait pas eu une destinée aussi tragique et qu'après trois ans de captivité, elle soit sortie saine et sauve de la tourmente, il est impossible, en parlant de sa tante et de sa mère, de ne pas parler d'elle. Elle fut leur compagne de prison et par son courage, par son tendre dévouement, par sa résignation, par sa constante disposition à pardonner à ses persécuteurs, elle n'est pas la moins brillante parure du groupe que forment les trois prisonnières. Deux d'entre elles ont péri; elle leur a survécu, mais le récit de ses malheurs, qu'elle rédigea à la veille de sa délivrance, prouve avec éclat, que si elle eût été condamnée à périr avec elles, elle eut déployé la même fermeté devant la mort.

Elle était si jeune au moment où elle devint orpheline et où son frère mort, elle pouvait se croire seule au monde, que les terroristes qui avaient mis un terme à la Terreur, parce que la Terreur les menaçait eux-mêmes, reculèrent devant l'horreur d'un crime nouveau. C'est à leurs scrupules et à leurs remords que Madame Royale dut d'être épargnée. Sans la Révolution du 9 thermidor, peut-être ne l'eût-elle pas été et dans ce cas, elle n'eût pas été la seule victime fauchée dans l'âge le plus tendre. N'avait-on pas vu parmi les accusés du tribunal révolution-



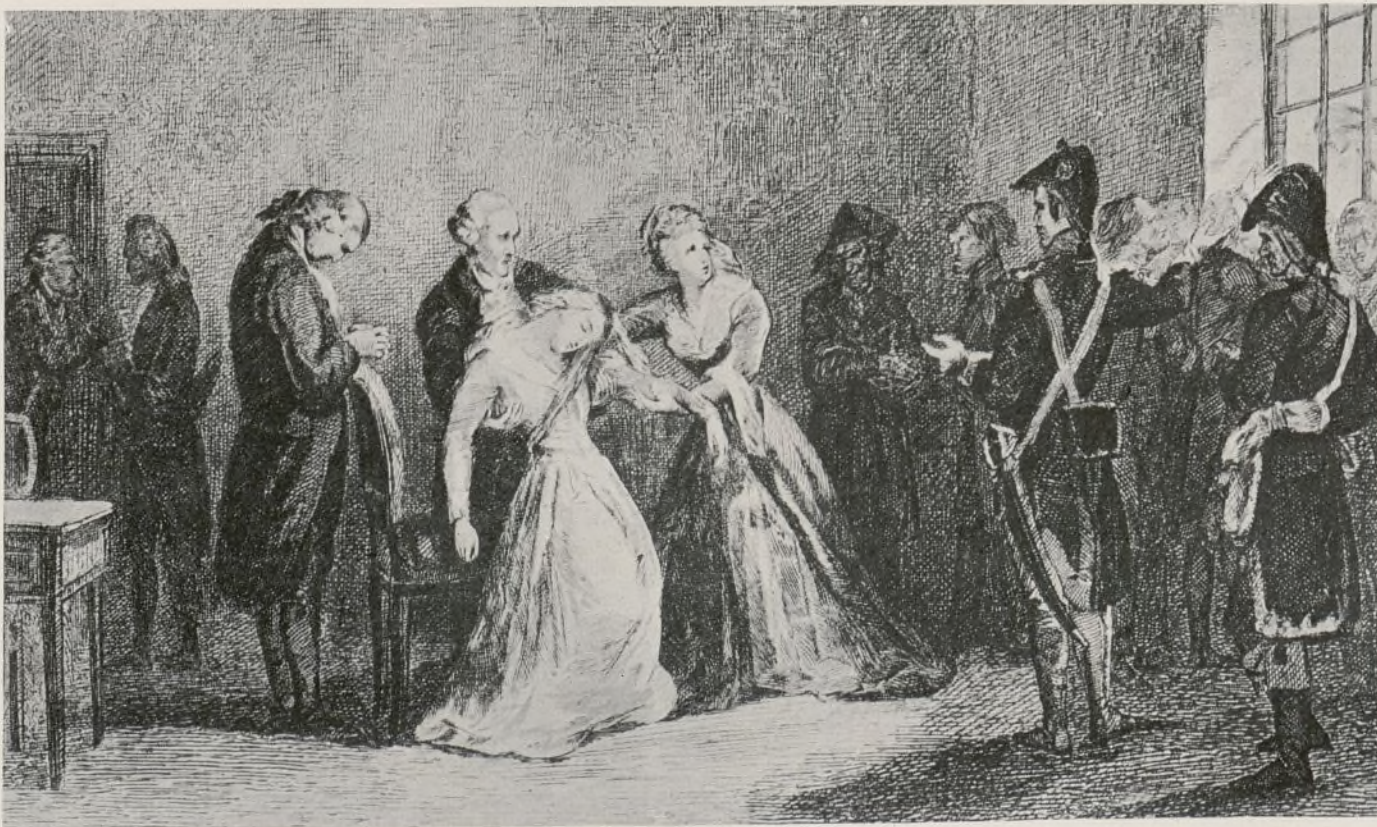
<sup>22</sup> Madame de Lamballe. Gravure de Perreau, d'après le dessin de Gabriel (Ce dessin, conservé au Louvre, a été fait quelques instants avant le drame de la Force)

naire, des adolescents de dix-sept ans, — l'âge qu'avait Madame Royale à l'époque de sa délivrance, — condamnés à mort et exécutés. Elle eut donc la douleur de survivre à tous les siens, de se voir vouée à une existence à jamais assombrie et, dans la suite, aggravée par d'autres malheurs. Ils firent de l'enfant généreuse et magnanime qu'on avait vue dans sa prison pardonner aux bourreaux de sa famille, auteurs de son irréparable infortune, une femme qui se montra parfois insensible et dure de cœur. Mais, cette femme qui se révéla telle par l'excès de ses souffrances, ne s'annonçait pas encore dans Madame Royale, quand elle fut enfermée au Temple.

Son journal, confident de ses pensées les plus intimes, nous la montre alors toute à la clémence et au pardon, incapable de haïr et repoussant avec une spontanéité admirable les idées de châtements et de vengeance.

C'est par là surtout qu'elle nous apparaît sublime. En écrivant à son oncle, Louis XVIII, alors qu'elle est encore captive, elle le supplie de faire grâce aux assassins de ses parents; elle prie Dieu de leur pardonner. Ces sentiments d'une si rare générosité sont encore les siens lorsqu'elle sort de prison. Elle les porte en Autriche où elle est envoyée; elle les y conserve pendant le séjour de deux ans qu'elle y fait et ils remplissent encore son âme quand elle arrive à Mitau, en Courlande, où elle vient épouser son cousin, le duc d'Angoulême. Ce mariage lui a été proposé par son oncle, le roi Louis XVIII, alors proscrit, et elle y consent parce qu'il la laisse Française. Ce trait sur lequel on ne saurait trop insister témoigne aussi bien de son instinct royal que de sa ferme volonté de ne pas renier sa patrie.

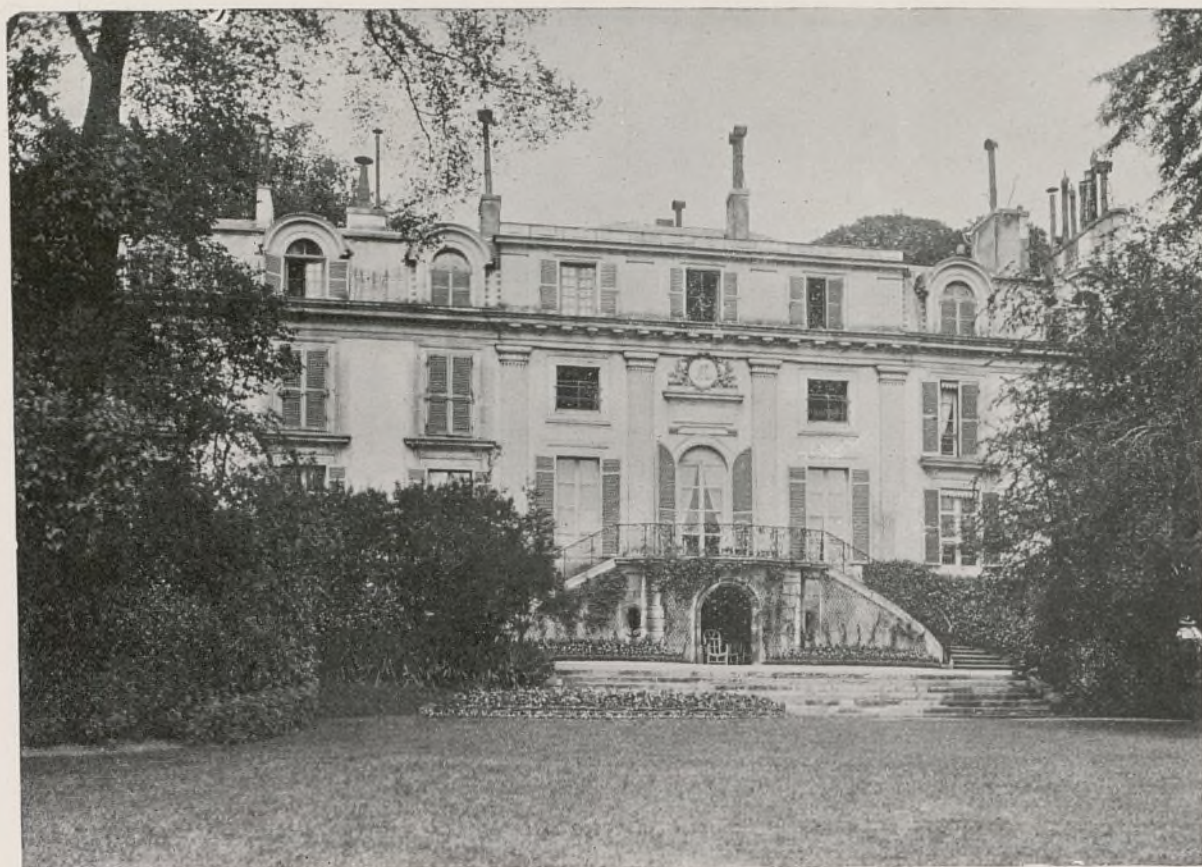
Au lendemain des terribles épreuves qu'elle a traversées, elle en subit d'autres non moins cruelles : l'exil, l'écrasement de la cause des Bourbons, les progrès de ses ennemis, l'infortune de ses défenseurs. Aucune épreuve ne lui est épargnée. La plus cruelle de toutes est, en 1800, la brutale expulsion dont son oncle est l'objet de la part du tsar Paul I<sup>er</sup> qui jusqu'à ce jour lui avait accordé un asile dans ses états et qui l'en chasse tout à coup. Le prétexte qu'il invoque n'est qu'un mensonge. En réalité, en cette circonstance,



<sup>23</sup> La tête de Madame de Lamballe présentée à la Reine, d'après un dessin d'Ary Scheffer

Louis XVIII fut victime d'un caprice du souverain dément qui portait la couronne de Russie. L'arrêt d'expulsion fut signifié au roi proscrit le 21 janvier, jour anniversaire de la mort de son frère. Enfermée dans son appartement, Madame





24 La maison de Madame de Lamballe, à Passy (Cliché Séeberger)

Royale passait en prières cette journée de douloureuse commémoration. N'osant lui annoncer la terrible nouvelle qui livrait les infortunés à tous les périls et à toutes les aventures, le roi chargea l'abbé Edgeworth, le courageux confesseur de Louis XVI, d'aller la lui apprendre. Dans cette épreuve nouvelle, la princesse puise en elle l'énergie dont elle avait déjà fait preuve durant sa captivité au Temple. C'est elle qui ranime celle de son oncle et de tous les malheureux appelés à partager son sort. C'est elle qui console le roi et comme il se désole de la voir exposée avec lui à de nouveaux dangers, elle s'attache à lui démontrer qu'elle ne s'en alarme pas et qu'elle saura les braver sans faiblir.

Le voyage des proscrits fut lamentable. L'un d'eux, le comte d'Avaray en a décrit les poignantes horreurs :

« Il a été cruel, au bord de la mer surtout. Une tempête horrible, des tourbillons de neige aveuglant les hommes et effrayant les chevaux, ont interrompu la dernière journée. Déjà un des gens de la suite s'était démis le bras, une des voitures ayant été renversée... La rigueur de la saison, les gîtes les plus affreux, l'ignorance la plus absolue du lieu où pourront se reposer ces têtes précieuses, rien n'altère la douceur, la constance de notre adorable princesse, uniquement occupée du roi. Tout est bien, tout est bon pour elle, rien ne peut lui arracher une plainte. C'est un ange consolateur pour notre maître et un modèle de courage pour nous. Oh ! que la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette a bien profité des leçons et des exemples de son enfance... Que n'ai-je pour exprimer tout ce que la nature m'a donné pour sentir ? Mon tableau serait plus vrai, c'est-à-dire non moins sublime que déchirant ! Vous verriez comme moi, à travers vos larmes, notre cher maître dans un misérable réduit, ayant pour tout espoir d'en trouver un semblable le lendemain ; vous le verriez cherchant en vain des termes pour exprimer sa tendre

reconnaissance à la fille de tant de rois, nouvelle Antigone, cette auguste victime échappée aux bourreaux de sa famille, belle, touchante, rappelant enfin le meilleur des princes, sa courageuse mère et la vertueuse et sainte Élisabeth. Dans ce cadre de douleur, vous placeriez le respectable abbé Edgeworth dont la seule présence, en rappelant un exécrationnel attentat, commande le dévouement et l'entier oubli de soi-même. »

Ces notes hâtives ne donnent qu'une idée imparfaite des péripéties à travers lesquelles, après une course de plusieurs jours, la famille royale arrivait enfin à Memel, première ville prussienne sur la frontière. Là, le roi constate que les ressources qui lui restent sont insuffisantes pour lui permettre de continuer son voyage. C'est encore de Madame Royale que lui vient le secours.

— Mon oncle, lui dit-elle, j'ai mes diamants.

— Moi, mon enfant, que je consente à vous dépouiller, que j'accepte votre dernière ressource !

— Ah ! mon cher oncle, répond l'angélique princesse, en pourrions-nous faire un plus digne usage ?

« Il fallait cependant prendre un parti, échapper, pour le premier moment du moins, à cette horrible détresse. Le roi,

obligé de céder, sait se glorifier de recevoir de sa nièce le pain qui, pendant quelques instants, va le nourrir et les moyens d'aider et de transporter à Lubeck ses infortunés serviteurs. Les diamants de la fille de Louis XVI sont engagés pour deux mille cinq cents ducats. »

Mais, il ne suffisait pas d'avoir trouvé des ressources ; il fallait encore trouver un asile, et l'Angleterre, l'Autriche et l'Espagne le refusaient au Chef de la maison des Bourbons, dans la crainte d'irriter Bonaparte :

« Le cœur des souverains est rarement d'accord avec leur politique, écrivait encore d'Avaray. La race de Philippe-



25 La maison de Madame de Lamballe, autre vue (Cliché Séeberger)



26 La rue Berton, à Passy  
où s'ouvre la maison habitée par Madame de Lamballe (Cliché Séeberger)  
A part le réverbère moderne, rien n'a changé...



Auguste a donné des rois à la moitié de l'Europe; la France commande aujourd'hui au continent et je ne vois pas une pierre où puissent reposer la tête du successeur de Charlemagne et celle de la petite-fille de Marie-Thérèse et de Louis le Grand. »

Madame Royale n'ignorait rien des perplexités angoissantes de son oncle. Elle savait qu'il souhaitait de s'établir à Varsovie, qui faisait alors partie des États prussiens et qu'il avait écrit à cet effet au roi de Prusse. Elle savait

aussi qu'au lieu de répondre en donnant son consentement, ce souverain s'était contenté d'autoriser l'exilé à résider temporairement à Memel. Ce n'était point là une solution, car cette petite ville, surtout par cet hiver rigoureux, était inhabitable. En ces circonstances, Madame Royale s'inspirant de son cœur et de son dévouement à son oncle, prit sur elle d'écrire à la reine Louise de Prusse pour la supplier d'user de son influence sur son mari afin d'obtenir qu'il accordât le consentement que le roi de France sollicitait de lui. Quelques jours plus tard, elle recevait la réponse suivante :

« Madame ma sœur et cousine. C'est avec un mélange de plaisir et de sentiment pénible que je me suis acquittée auprès du roi, de la commission dont Votre Altesse Royale a bien voulu me charger. Sans doute, au moment de la demande, Elle s'est dit la réponse et quand je vous aurai dit, Madame, que votre séjour en Prusse ne dépend que de vous et dès à présent nous honore, je ne vous aurai rien appris dont vous nous ayez fait l'injure de douter. Votre Altesse Royale voyage dans une saison fatigante et sous un ciel auquel elle n'est pas accoutumée. Je la supplie de ménager sa route afin de ne pas trop s'en ressentir. Il faut beaucoup de santé, quand il faut tant de courage, et j'apprendrais avec douleur, qu'entourée d'intérêt et d'estime comme vous le serez partout en Prusse, vous y fussiez venue chercher des peines nouvelles. »

Ainsi, c'est à sa nièce que Louis XVIII devait d'avoir trouvé un asile. Bientôt après, il s'établissait avec elle à Varsovie et durant le séjour qu'il fit dans cette ville comme durant ceux qu'il dut faire ensuite en Russie et en Angleterre avant de remonter sur son trône, il la trouva telle qu'elle avait été depuis le jour où la destinée les avait réunis, toujours égale à elle-même, toujours animée du plus tendre dévouement, modèle achevé de résignation, de



27 *Dévouement de Madame Elisabeth.* Gravé par Verité, d'après Bouillon

courage, de raison et de sagesse. Il n'oublia jamais les bienfaits dont il lui était redevable. Jusqu'à la fin de sa vie, dans l'exil et sur le trône, il ne cessa de lui exprimer sa gratitude en professant pour elle un véritable culte dont la ferveur s'inspirait des poignants souvenirs du passé.

CHARLOTTE A côté  
CORDAY des  
victi-  
mes auxquelles on ne  
pouvait reprocher que  
leurs origines et le rôle  
auquel les avait con-  
damnées leur nais-

sance, il en est d'autres qui ne sauraient leur être comparées, mais qui ne sont pas moins dignes de pitié. C'est uniquement parce qu'un sang royal coule dans les veines des unes qu'elles sont frappées. Dans les veines des autres, coule un sang plébéien et cette circonstance rendrait inexplicable leur destinée tragique s'il n'apparaissait, en parcourant leur histoire, qu'elles sont allées presque volontairement au devant de la mort : telles, pour n'en citer que trois, Charlotte Corday, M<sup>me</sup> Roland, et Lucile Desmoulins. On dirait presque qu'elles ont voulu périr quand on les voit, pour des causes diverses, se jeter dans la mêlée révolutionnaire, la première avec l'espoir de délivrer sa patrie de la tyrannie anarchique, incarnée dans Marat, la seconde, par amour pour la liberté que représente à ses yeux le parti girondin dont elle était l'Égérie, la troisième enfin pour partager jusqu'au bout le sort de l'homme qu'elle aime.

Entre les trois, il n'en est qu'une dont la conduite semble désintéressée : c'est Charlotte Corday. Lucile Desmoulins est la victime de son amour pour l'époux qu'elle vient de perdre.

Il y a de l'amour aussi dans les mobiles auxquels obéit M<sup>me</sup> Roland. L'élue de son cœur, le conventionnel Buzot siège dans le parti auquel elle s'est affiliée. Le tendre attachement qu'elle lui porte entre pour une part dans les opinions qu'elle professe et qui la feront périr.

Rien de pareil dans l'aventure de Charlotte Corday. C'est une vierge comme Jeanne d'Arc. Du fond de sa province normande, elle a mesuré l'étendue des malheurs qui désolent



28 *Le dernier supplice de Madame Elisabeth.* Gravure de Solano, d'après Pellegrini

lent la France et des dangers qui la menacent. Une haine farouche contre ceux qui les lui font courir, s'empare d'elle et comme c'est à Marat qu'elle les attribue, elle décide de le frapper. Elle ne s'inspire que du désir de rendre à sa patrie la liberté en faisant disparaître un tyran. Ce désir et sa haine



arment son bras, lui donnent le courage d'accomplir ce que, dans son fanatisme, elle considère comme une mission qui lui est imposée par une volonté supérieure.

On sait que Charlotte Corday était née le 27 juillet 1768, dans le département de l'Orne, sur un petit domaine, moitié manoir, moitié chaumière, nommé La Roncéraye, appartenant à son père François de Corday d'Armont. Cette famille considérée dans le pays, quoique très pauvre, était alliée à celle de Pierre Corneille dont une nièce avait épousé un Corday. Charlotte, dans sa première enfance, chez ses parents et plus tard, à l'Abbaye-aux-Dames, couvent de Caen où devenue jeune fille elle passa quelques années, témoigna toujours d'un caractère assez intraitable et qui gardait l'empreinte de l'éducation qu'elle avait reçue dans la maison paternelle, trop souvent assombrie par la pauvreté et par la gêne qui en résultait. Elle apparaît alors comme repliée sur elle-même, concentrée, susceptible, inquiète, dure pour elle plus que pour les autres, mais, en même temps, très ardente dans les opinions qu'elle doit surtout à ses lectures. Elle lit Plutarque, Tacite, Pierre Corneille. Dans les tragédies de son illustre aïeul, elle puise le goût le plus vif pour les héros de l'antiquité. Elle admire Brutus, elle admire Caton : elle s'est fait une âme républicaine : la République qu'elle rêve est celle qui aurait à sa tête des Girondins et qui déjouerait les menées des Terroristes.

Dépourvue de dot, n'ayant que peu d'occasions de se marier, que fût-il advenu d'elle, si au commencement de



Madame Elisabeth  
Par Croisier  
D'après M<sup>me</sup> Guiard

l'année 1790, un décret de la Constituante n'avait fermé les maisons monacales ? Il n'est pas invraisemblable de penser qu'elle eût embrassé la vie religieuse. Un de ses biographes affirme que, pendant son séjour à l'Abbaye-aux-Dames, elle rêva d'entrer aux Carmélites. Après la fermeture du couvent où elle vivait, elle revint dans sa famille. Mais, elle ne fit qu'y passer. La gêne qui régnait toujours chez son père, les incompatibilités d'humeur qui s'étaient déjà manifestées entre elle et lui, lui rendirent promptement ce séjour intolérable. Au mois de juin 1791, elle alla s'établir chez une de ses cousines à Caen. Elle avait alors vingt-trois ans. Les portraits que nous possédons d'elle et les souvenirs de la presque unanimité de ses contemporains la représentent comme pêtée de séduction. Cheveux châtain clair, taille haute et souple, régularité des traits, blancheur et fraîcheur du teint, voix exquise, sourire enchanteur, telle on nous la décrit à cette époque de sa vie qui était si proche de sa fin. Malgré tant de charmes, propres à inspirer l'amour, elle ne le connut pas. Elle fut aimée, mais n'aima personne. « Son cœur virginal n'aime que la patrie. » (1)

Son existence paraît avoir été paisible jusqu'au mois de juin 1793. Mais, à cette date, les conventionnels fugitifs après la journée du 31 mai, s'étant réfugiés à Caen au nombre de dix-huit, cette ville devenait le boulevard du parti girondin et le berceau d'un soulèvement armé contre la Convention. Le spectacle qui se déroule sous les yeux de Charlotte Corday

(1) Henri d'Almeras. *Charlotte Corday*.



Madame Elisabeth à Montreuil, par Ricard (Musée de Versailles)





31 Madame Royale, d'après un portrait gravé en 1795

surexcite et précise ses opinions un peu confuses jusque-là, et la range parmi les révoltés. Quoiqu'elle les connaisse à peine et n'ait fait que les entrevoir, elle leur voue une ardente admiration sur laquelle vient bientôt se greffer ce violent désir de délivrer la patrie. Résolue à partir pour Paris où elle exécutera son dessein, elle se présente chez Barbaroux, l'un des députés de la Gironde, et sous prétexte de venir en aide à une de ses amies émigrée, elle sollicite de lui une lettre d'introduction auprès de Garat, ministre de l'Intérieur.

Tandis qu'elle expose sa demande à Barbaroux, arrive un des collègues de celui-ci, Pétion, l'ancien maire de Paris, qui se mêle à l'entretien. Il raille courtoisement la belle aristocrate qui vient voir des républicains.

— Vous me jugez sans me connaître, lui dit-elle ; un jour vous saurez qui je suis.

Le 9 juillet, elle se met en route pour la capitale et le 11, la diligence la dépose dans la cour des Messageries, rue Notre-Dame-des-Victoires-Nationales. Elle se loge à l'hôtel de la Providence, à quelques pas de là. Le même jour, elle se rend chez le député Lauze-Duperret pour qui Barbaroux lui avait remis une lettre et un paquet d'imprimés. Le député était absent ; elle revient un peu plus tard et admise en sa présence, elle lui demande de l'accompagner chez Garat. Ils s'y rendent ensemble le lendemain et ne l'ayant pas trouvé, prennent rendez-vous pour le soir, afin d'y retourner. Mais, dans l'intervalle, Lauze-Duperret a réfléchi ; il se sait suspect et avoue à la jeune fille qu'il craint que son patronage ne lui nuise plus qu'il ne la servira. Devant cet aveu, elle renonce à sa visite au ministère, qu'elle juge d'ailleurs inutile.

Le lendemain, dès le matin, elle achète dans un magasin du Palais-Royal un couteau de table du prix de deux francs, prend ensuite un fiacre et se fait conduire dans la rue des Cordeliers, où habite Marat et où se trouve l'imprimerie de son journal : *L'Ami du Peuple*. Marat étant malade, elle n'est pas reçue. Elle retourne à son hôtel et lui écrit la lettre suivante :

« Citoyen, j'arrive de Caen ; votre amour pour la patrie me

fait supposer que vous connaîtrez avec plaisir les malheureux événements de cette partie de la République. Je me présenterai chez vous vers une heure ; ayez la bonté de me recevoir et de m'accorder un moment d'entretien : je vous mettrai à même de rendre un grand service à la patrie. »

Son message parti, elle attend jusqu'au soir une réponse qui n'arrive pas. Elle écrit alors une seconde fois :

« Je vous ai écrit ce matin, Marat ; avez-vous reçu ma lettre ? Puis-je espérer un moment d'audience ? Si vous l'avez reçue, j'espère que vous ne me refuserez pas, voyant combien la chose est intéressante ; il suffit que je sois bien malheureuse pour avoir droit à votre protection. »

Elle met dans sa poche cette missive qu'elle laissera chez Marat si on refuse de la laisser pénétrer jusqu'à lui. Vers huit heures du soir, elle est de nouveau à sa porte. Mais, la citoyenne Evrard qui vit maritalement avec Marat, lui refuse l'entrée. Charlotte insiste ; elle proteste en élevant la voix. Celle de Marat se fait alors entendre ; le bruit de la dispute est arrivé à son oreille et il ordonne de laisser entrer la visiteuse. La voilà donc en sa présence.

Gravement malade et ne tenant plus à la vie que par un fil, le sinistre personnage était au bain ; il invita d'un geste Charlotte à s'asseoir et sachant déjà qu'elle arrivait de Caen, il l'interrogea spontanément sur la conduite et sur les projets des Girondins réfugiés dans cette ville. Elle répondit qu'ils formaient une armée à l'effet de marcher sur Paris afin d'anéantir le parti de la Montagne. Il lui demanda ensuite les noms de ces rebelles, les écrivit sous sa dictée en disant :

— Je les ferai tous guillotiner.

Sur ces mots, Charlotte se leva, tira de son corsage le couteau qu'elle y tenait caché, se précipita sur Marat et d'une main vigoureuse le frappa sous la clavicule.

— A moi, ma chère amie, à moi ! s'écria-t-il.

C'est tout ce qu'il put dire. Sa tête se renversa sur le bord



32 Madame Royale. Gravure allemande de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle



de la baignoire et il rendit le dernier soupir, sous les yeux de Charlotte, debout devant lui, et comme stupéfiée par l'acte qu'elle venait d'accomplir.

A l'appel de Marat, plusieurs personnes accouraient : la citoyenne Evrard, sa maîtresse, un employé qui pliait les numéros du journal *l'Ami du Peuple* dans l'anti-chambre; puis un locataire de la maison, des voisins et enfin le chirurgien Pelletan qu'on avait envoyé chercher et qui ne put que constater la mort. Charlotte Corday n'avait pas cherché à s'enfuir et pas davantage à nier qu'elle était l'assassin. Arrêtée, les injures et les menaces pleuvaient sur elle; elle fut même frappée. Mais, elle s'était vite ressaisie, et avait recouvré tout son sang-froid lorsque survinrent le commissaire de police de la section du Théâtre-Français et à sa suite quatre membres de la Convention, deux administrateurs de police et divers personnages.

Après l'avoir interrogée et avoir pris acte de ses aveux, on la fouilla. On trouva sur elle son extrait de baptême, la gaine du couteau dont elle s'était servie, un passeport à son nom, une montre en or, une clef de malle, sa seconde lettre à Marat, un dé d'argent, vingt-cinq écus de six livres, cent quarante livres en assignats et enfin un écrit virulent qu'elle avait rédigé la veille et dans lequel elle annonçait par avance aux Français sa volonté de sauver la République en frappant Marat.

Pendant cette opération, elle conserva un calme imper-



33 Charlotte Corday  
D'après Duplessis-Bertaux

turbable et ne parut s'émouvoir que de la douleur et des cris de la citoyenne Evrard.

« N'eût été cette émotion passagère, a écrit Louis Blanc, on eût pu croire Charlotte Corday insensible, tant il se mêlait de malice ironique et de présence d'esprit à sa fermeté. »

— Oubliez-vous que les capucins font vœu de pauvreté? dit-elle à l'ancien capucin Chabot qui avait tendu la main vers la montre trouvée sur elle.

— Comment avez-vous pu frapper Marat droit au cœur? lui demanda-t-il.

— L'indignation fit soulever le mien et m'indiquait la route.

Ce fut seulement dans la rue des Cordeliers, au moment où elle quittait la maison entre des gardes, que le sang-froid dont elle venait de faire preuve, parut l'abandonner. En entendant les vociférations de la foule qui remplissait la rue, elle se sentit défaillir. Mais, sa défaillance fut passagère et il n'en restait aucune trace lorsque vers minuit, elle fut écrouée à la prison de l'Abbaye.

Les circonstances du procès et de la mort de Charlotte Corday ont été trop souvent racontées pour qu'il y ait lieu d'en recommencer le récit. Nous n'en voulons retenir que ce qui démontre l'intrépidité véritablement extraordinaire chez une femme, dont Charlotte Corday fit preuve jusqu'à la fin. Cette intrépidité se remarque en elle depuis le jour où elle a pris sa résolution. On ne la voit pas tergiverser un seul instant et, décidée à frapper Marat, elle ne se laisse intimider par aucun des périls qu'elle va courir ni même par la certitude



Marat emporté mourant, d'après une estampe du temps





35 Charlotte Corday  
Gravure anonyme

de sa prison, devant le tribunal révolutionnaire et jusqu'au pied de la guillotine. Elle est sans regrets et sans remords et nul repentir n'entre dans son cœur.

« J'ai vengé bien d'innocentes victimes, mande-t-elle à son père, dans sa lettre d'adieux; j'ai prévenu bien d'autres désastres. Le peuple, un jour désabusé, se réjouira d'être délivré d'un tyran... Adieu, mon cher papa, je vous prie de m'oublier ou, plutôt, de vous réjouir de mon sort; la cause est belle. N'oubliez pas ce vers de Corneille :

« Le crime fait la honte et non pas [l'échafaud. »

Lorsqu'on lui observe qu'il y a beaucoup de perfidie dans les moyens qu'elle a pris pour s'introduire auprès de Marat, elle réplique :

— Tous les moyens sont bons pour sauver son pays.

Avant de marcher à la mort, elle exprime son désir de faire faire son portrait. Sur sa demande, on lui envoie un peintre :

— Dépêchez-vous, lui dit-elle, car il ne reste que peu d'instants à vous donner avant de mourir. Pendant la séance, elle ajoute : « qu'elle est heureuse d'avoir délivré son pays d'un tel monstre ».

A l'avocat Chauveau-Lagarde que le tribunal lui a donné d'office pour défenseur et qui l'a défendue comme elle voulait l'être, elle adresse ses remerciements et pour lui prouver sa reconnaissance, elle le charge de payer ses dettes de prison qui s'élèvent à trente-six livres en assignats.

Comme l'exécuteur commençant à lui lier les mains, lui promet de prendre ses précautions pour qu'elle ne soit pas blessée, elle lui rappelle que ceux qui l'ont liée au moment de son arrestation l'ont fait avec tant de brutalité que ses poignets en portent encore les traces; et elle ajoute en souriant :

— Au fait, ils n'ont pas votre habitude. Elle avait été condamnée à aller à la guillotine, revêtue d'une chemise rouge. Après

l'avoir mise, elle murmura : — Voilà la toilette de la mort faite par des mains un peu rudes; mais, elle conduit à l'immortalité. Dans la charrette, elle veut rester debout :

— Je serai ainsi toute prête pour l'exécution, dit-elle. Et enfin sur la route du trépas, où se presse une foule de sans-culottes et de mégères qui menacent de s'emparer d'elle et de l'égorger, elle répond par un sourire dédaigneux et hautain aux outrages dont on l'accable. Son défenseur, Chauveau-Lagarde, a eu raison, lorsqu'au lieu d'essayer d'apitoyer les juges, il rappelle que l'accusée a tout avoué avec un imperturbable sang-froid, sans chercher à se justifier et s'écrie :

— Ce calme imperturbable et cette entière abnégation de soi-même qui n'annoncent aucun remords et pour ainsi dire en présence de la mort même, ce calme et cette abnégation, sublimes sous un rapport, ne sont pas dans la nature. Ils ne peuvent s'expliquer que par l'exaltation



38 Charlotte Corday  
Gravure en couleurs anonyme



36 Charlotte Corday. Dessin de Maurin, d'après David

du fanatisme politique qui lui a mis un poignard à la main.

L'attitude de Charlotte Corday devant l'échafaud imprime à ces paroles une confirmation éclatante. On dirait « qu'elle ne songe qu'à mériter par une belle mort l'immortalité ».

Déjà, pendant le trajet, l'exécuteur ayant remarqué qu'elle donnait des marques de fatigue, lui avait dit :

— C'est bien long, n'est-ce pas?

Et elle, de répondre avec enjouement :



37 Charlotte Corday  
Par Tassart, d'après Hauer



Marie, Anne, Charlotte, Corday d'Armand, née en 1768; jugée par le tribunal révolutionnaire le 17 juillet 1793; décapitée le même jour. Dessinée au naturel et dans son costume au tribunal révolutionnaire par Brard.

39 Charlotte Corday  
au Tribunal révolutionnaire, par Brard





MARIE-ANTOINETTE  
REINE DE FRANCE  
*Par P. VIOLET*



MADAME ÉLISABETH  
SŒUR DE LOUIS XVI  
*Par Mlle CAPET*



MADAME DU BARRY  
*Par LAWREINCE*

*D'après des miniatures de la collection de M. F. DOISTAU.  
(Musée du Louvre)*







— Bah ! nous sommes toujours sûrs d'arriver.

A l'approche de la guillotine, il s'était levé et placé devant Charlotte pour qu'elle ne la vît pas. Doucement, elle l'écarta et dit en souriant :

— J'ai bien le droit d'être curieuse ; je n'en avais jamais vu.

Elle ne manifesta quelque émotion que lorsqu'un des aides du bourreau lui enleva brutalement le fichu qui couvrait sa poitrine. Une minute plus tard, elle n'existait plus. Alors, se produisit un fait abominable. L'un des valets de l'exécuteur, nommé Legros, saisit la tête par les cheveux et la souffleta en la montrant à la foule. La légende veut que sous cet outrage, les joues de Charlotte se soient couvertes de rougeur. Ce qui est plus vrai, c'est que la foule indignée protesta et que l'indignation fut si vive que la justice dut punir de huit jours de prison le misérable auteur de ce sacrilège.

Quoiqu'il soit impossible à tout homme qui réfléchit en se dégageant des passions déchainées en cette sanglante époque, d'approuver l'acte que Charlotte Corday paya de sa vie, on ne saurait l'assimiler à d'autres actes coupables pour qui la postérité n'a eu que de justes flétrissures. Charlotte, parée de sa jeunesse et de sa beauté virgine, est restée et restera dans la mémoire des hommes comme une héroïne très noble, très chaste et très pure. Elle n'a été poussée au crime par aucune considération intéressée et personnelle. Elle ne connaissait pas Marat, si ce n'est par la renommée sinistre qui déjà s'était attachée à son nom. Elle voyait en lui l'auteur le plus responsable des malheurs publics : esclave d'une idée longuement mûrie, elle ne l'a frappé que pour délivrer sa patrie, convaincue qu'en l'immolant elle accomplissait un acte de préservation sociale.

— J'ai tué un homme pour en sauver cent mille, dit-elle, devant le tribunal révolutionnaire.

Marat avait dit, lut aussi, qu'il demandait cinquante têtes pour en sauver cinq cent mille et le meurtre commis par Charlotte Corday, loin d'arrêter la Terreur, la rendit plus active et plus sanglante. Elle s'était donc trompée. Toutefois, en le reconnaissant, on peut affirmer que son erreur n'affaiblit en rien la noblesse de son inspiration et l'héroïsme de sa conduite. Ce fut le sentiment de la plupart de ses contemporains, comme c'est aujourd'hui le nôtre. Ils la plaignirent, ils l'admirèrent. Quelques-uns pous-



Charlotte Corday Peinte dans sa prison par Hauer

lytes pour les idées qu'elle professe. Elle s'attache au parti qui les défend et son cœur se donne à celui des membres du parti qu'elle juge le plus audacieux, le plus probe, le plus désintéressé, celui de qui elle écrira que, jeté dans la carrière politique, « il y porta l'ardeur d'un bouillant courage et l'inflexibilité d'une probité austère ». La tendre affection qu'elle a conçue pour Buzot, imprime aux opinions qu'elle se fait gloire de proclamer une énergie plus vive et autant que ses opinions, son amour l'entraîne à la mort.

Quelque pur que soit resté cet amour dont le caractère platonique n'affaiblit pas l'ardeur, il ne permet pas cependant de présenter la physionomie de M<sup>me</sup> Roland dans le cadre austère et virginal dont se pare et s'embellit Charlotte Corday.

Mais, cette différence n'altère pas la sympathie que M<sup>me</sup> Roland nous inspire. Du commencement de sa vie à la fin, elle nous apparaît telle qu'elle s'est décrite elle-même dans ses mémoires :

« Un caractère doux, a-t-elle dit, en parlant d'elle, une âme forte, un esprit solide, un cœur très affectueux, un extérieur qui annonçait tout cela m'ont rendue chère à ceux qui me connaissent. »

Quant à cet extérieur, c'est elle encore qui nous le dépeint : « Ma figure n'avait rien de

frappant qu'une grande fraîcheur, beaucoup de douceur et d'expression ; à détailler chacun des traits, on peut se demander où donc en est la beauté. Aucun n'est régulier, tous plaisent.



Charlotte Corday dans sa prison, par Boilly  
(Collection de M. le Vicomte de Reiset)



La bouche est un peu grande, on en voit mille de plus jolies, pas une n'a le sourire plus tendre et plus séducteur. L'œil, au contraire, n'est pas fort grand; son iris est d'un gris châtain, mais placé à fleur de tête, le regard ouvert, franc, vif et doux, couronné d'un sourcil brun comme les cheveux et bien dessiné; il varie dans son expression comme l'âme affectueuse dont il peint les mouvements; sérieux et fier, il étonne quelquefois, mais il caresse bien davantage et réveille toujours. »

Elle complète ce charmant portrait en observant que son nez est un peu gros, son front large, sa peau douce, son bras arrondi, sa main agréable, ses dents saines et bien rangées. Parlant de son menton, elle ajoute qu'il a précisément les caractères que les physionomistes indiquent pour ceux de la volupté. « Lorsque je les rapproche de ce qui m'est particulier, je doute que jamais personne fut plus faite pour elle et l'ait moins goûtée. »

Quand, du fond de sa prison, si peu de temps avant sa mort, elle consignait ce portrait dans ses mémoires qui furent la distraction de sa captivité, peut-être avait-il cessé d'être ressemblant. Elle avouait que les trésors qu'elle devait à la bonne nature, n'étaient plus tels qu'au temps de sa jeunesse. Néanmoins, elle tirait quelque orgueil de pouvoir constater que même les personnes qui la voyaient tous les jours, avaient besoin qu'elle leur apprit son âge pour lui croire plus de trente-deux ou trente-trois ans, bien qu'elle en eût trente-neuf.

Mais, ce qui n'avait pas changé, c'était son âme toujours aussi ardente, aussi passionnée et toujours prête à laisser éclater les sentiments si divers qu'elle renfermait. On y relève à la fin de sa vie les mêmes traits qu'au début. Tout ce que fut la femme, l'enfant l'avait annoncé. Il faut passer rapidement sur les détails biographiques qu'on peut lire partout : sa naissance à Paris, le 17 mars 1754, sa première enfance dans la maison de son père le maître graveur Phlipon, la mort de sa mère en 1775, et quatre ans plus tard, son mariage avec Jean-Marie Roland de la Platière, alors inspecteur des manufactures à Amiens et qui avait vingt ans de plus qu'elle. C'est à partir de ce moment que ses lectures et les symptômes de la Révolution exerçant sur elle l'influence que subira plus tard Charlotte Corday, commencent à lui faire, à elle aussi, une âme républicaine.

En 1791, le ménage est à Paris; il s'y lie avec quelques-uns des hommes qui vont former bientôt le parti girondin; il les reçoit, les traite en amis, s'associe à leurs espoirs et c'est à eux que Roland doit d'être porté au ministère une première fois, du 23 mars 1792 au 13 mai suivant, et d'y



Charlotte Corday  
D'après le médaillon par Adam Salomon

revenir, après le 10 août, pour encore quelques mois. Parmi eux, elle distingue le conventionnel Buzot; dès lors, son cœur est fixé et comme tout en aimant, elle ambitionne, ainsi qu'elle le déclare dans ses mémoires, « de rester pure et de ne porter aucune atteinte à la gloire de son mari », elle eut le courage de lui avouer qu'elle ne l'aimait plus, mais qu'elle entendait lui rester fidèle, promesse qu'elle tiendra jusqu'à la fin.

La journée du 31 mai 1793, l'aïda à la tenir, en la séparant de Buzot qui décréta d'arrestation comme tous les députés girondins, parvint à s'enfuir. Incriminé avec eux, Roland put aussi se mettre en sûreté. Mais, ceux qui devaient l'arrêter ne l'ayant pas trouvé, arrêtaient sa femme et la conduisirent à l'Abbaye, malgré ses protestations qu'elle renouvela le lendemain et les jours suivants en se fondant sur l'illégalité de son arrestation opérée pendant la nuit, contrairement à la loi et surtout sur l'absence de motifs propres à justifier cette mesure. La Commune s'émue de ses réclamations et, le 24 juin, ordonna sa mise en liberté. Mais, sa délivrance n'était qu'une comédie. Elle venait de rentrer chez elle, lorsque de nouveau, elle fut arrêtée, cette fois dans les formes légales, et écrouée à Sainte-Pélagie. Elle allait y rester cinq mois.

C'est pendant ce temps qu'elle écrivit non seulement ses mémoires particuliers où elle raconte sa vie jusqu'à l'époque de la Révolution, mais, encore un nombre considérable de lettres, de portraits, de souvenirs, de notices historiques, révélations précieuses qui nous la font mieux connaître. Dans ces pages si nombreuses qu'on a pu en former deux volumes, elle se révèle tout entière avec sa spontanéité, sa loyauté, son admirable courage.

Pas un instant elle ne semble s'alarmer du sort qui sera le sien et à l'approche duquel elle est sans illusion comme sans regrets ni remords. Aucune crainte ne retient sa plume; elle dit tout haut ce qu'elle pense. Loin de chercher à apitoyer ses ennemis, elle les accuse; elle les brave et leur reproche avec véhémence les forfaits qu'ils ont déjà commis. Ses cris sont émouvants. Dans l'emportement de son indignation généreuse, elle oublie que les hommes qu'elle défend et qu'elle pleure en exprimant l'espoir que l'avenir les vengera, ont commencé par se faire les complices de ceux qui les ont ensuite renversés et qu'il est des forfaits qui leur sont communs.

« L'erreur et le crime l'ont emporté, s'écrie-t-elle; la représentation nationale est violée, son unité est rompue; tout ce qu'il y avait dans son sein de remarquable par la probité unie au caractère et aux talents, est proscrit; la Commune de Paris commande au Corps Législatif; Paris est perdu; les brandons de la guerre civile sont



Projet d'uniformes pour les « dames patriotes ». Gravure populaire (1790)



allumés; l'ennemi va profiter de nos divisions; il n'y aura plus de liberté pour le nord de la France, et la République entière est livrée à d'affreux déchirements. Sublimes illusions, sacrifices généreux, espoir, bonheur, patrie, adieu! Dans les premiers élans de mon jeune cœur, je pleurais à douze ans de n'être pas

charmée, l'effrayante corruption d'une immense cité vous fait évanouir! Je dédaignais la vie, votre perte me la fait haïr et je souhaite les derniers excès des forcenés. Qu'attendez-vous, anarchistes, brigands? Vous proscrivez la vertu, versez le sang de ceux qui la professent; répandu sur cette



MADAME ROLAND, par Heinsius (Musée de Versailles)

née Spartiate ou Romaine; j'ai cru voir dans la Révolution française l'application inespérée des principes dont je m'étais nourrie. La liberté, me disais-je, a deux sources: les bonnes mœurs qui font les sages lois, et les lumières qui nous ramènent aux unes et aux autres par la connaissance de nos droits; mon âme ne sera plus navrée du spectacle de l'humanité avilie, l'espèce va s'améliorer et la félicité de tous sera la base et le gage de celle de chacun. Brillantes chimères, séductions qui m'aviez

terre, il la rendra dévorante et la fera s'ouvrir sous vos pas. »

A la date du 31 octobre, le destin, en ce qui touche les membres de la Gironde, s'était accompli. Leurs tentatives pour soulever la France contre la Convention, avaient avorté et vingt et un d'entre eux définitivement tombés au pouvoir des vainqueurs, venaient, ce même jour d'être condamnés et exécutés. Le tour de M<sup>me</sup> Roland était arrivé; le couteau sacrificateur était encore rouge de leur sang quand elle fut



elle-même transférée de Sainte-Pélagie à la Conciergerie en vue de son procès. Il faut passer sur le détail de ses interrogatoires au cours de l'instruction. Elle y apporte la même vaillance et la même sérénité que dans les actes antérieurs de sa vie. Aucune question ne la déconcerte; aucune menace ne l'intimide.

— Que je vous plains! déclare-t-elle à l'accusateur public. Je vous pardonne même ce que vous me dites de désobligeant; vous croyez tenir un grand coupable, vous êtes impatient de le convaincre; mais, qu'on est malheureux avec de telles préventions! Vous pouvez m'envoyer à l'échafaud; vous ne sauriez m'ôter la joie que donne une bonne conscience et la persuasion que la postérité vengera Roland et moi en vouant à l'infamie nos persécuteurs.

A la fin du dernier de ses interrogatoires, elle dit encore en souriant :

— Je vous souhaite, pour le mal que vous me voulez, une paix égale à celle que je conserve.

Ainsi, comme la plupart des femmes, qui périrent alors, comme Marie-Antoinette comme Madame Elisabeth, comme Charlotte Corday, comme cette Lucile Desmoulins dont nous reparlerons tout à l'heure, comme les nobles religieuses de Compiègne, comme tant de grandes dames odieusement immolées, elle allait à la mort, l'âme paisible et peut-être en parlant d'elle, est-il permis d'ajouter: l'âme joyeuse.

Devant le tribunal révolutionnaire, elle conserva cette attitude. N'avait-elle pas dit un jour que, si elle devait périr, elle désirait que son sang fût comme une rosée féconde versée pour le bonheur de la patrie?

Ces dispositions ne l'empêchèrent pas de se défendre avec une énergie virile. Quoiqu'elle se sut condamnée par avance, elle se défendit non pour sauver sa tête, mais, pour se justifier, pour prouver l'infamie de ses juges et pour la démontrer à la postérité. Lorsqu'après avoir entendu la sentence qui la frappait, elle rentra à la Conciergerie, elle trouva, groupés, quelques-uns de ses compagnons de captivité qui attendaient son retour, anxieux de connaître son sort. Elle porta la main à son cou indiquant par là qu'elle était condamnée. Puis, elle passa « avec une vitesse qui tenait de la joie », nous raconte un témoin.

On était alors à la date du 10 novembre, autrement dit le 18 brumaire et ce jour, qui était celui de sa condamnation, fut aussi celui de sa mort. Sur le siège même où il avait requis contre elle, Fouquier-Tinville signa l'ordre d'exécution : « Elle aura lieu aujourd'hui, à trois heures et demie précises de relevée, sur la place publique de la Révolution de cette ville. »

La fin de M<sup>me</sup> Roland ne diffère pas de celle de Charlotte Corday. Il est vrai qu'à cette époque, les exécutions de femmes, pour la plupart, se ressemblent et mettent en lumière au même degré, leur mépris de la mort. Comme Charlotte, les condamnées ont toutes la conviction qu'elles vont à l'immortalité. Ceux qui virent passer M<sup>me</sup> Roland et qui ont écrit leurs souvenirs, sont unanimes à rendre hommage à son attitude. Ils nous la montrent vêtue de blanc, la figure plus animée qu'à l'ordinaire, le sou-

rire sur les lèvres et « les yeux lançant des éclairs. » Un homme, nommé Lamarche, allait périr avec elle et ils étaient dans la même charrette. L'épouvante le terrassait, et c'est elle qui relevait son courage, qui s'efforçait de l'égayer.

Autour d'eux, la foule hurlait :

— A la guillotine! A la guillotine!

Toujours souriante, M<sup>me</sup> Roland répondait :

— J'y vais, j'y vais!

Elle devait être exécutée la première. Mais au pied de l'échafaud, elle eut pitié de son compagnon et demanda au bourreau de le faire passer avant elle. Comme il hésitait, elle lui dit :

— Refuse-t-on à une femme sa dernière prière?

Elle fut obéie et vit tomber la tête de Lamarche. On raconte que comme elle allait le suivre, elle aperçut en face d'elle une statue de la Liberté, qui avait été érigée là, après le 10 août, et qu'elle s'inclina, en disant :

— O Liberté! que de crimes on commet en ton nom!

Roland et Buzot ne lui survécurent pas et leur suicide, ainsi qu'on le sait, suivit de près sa mort.

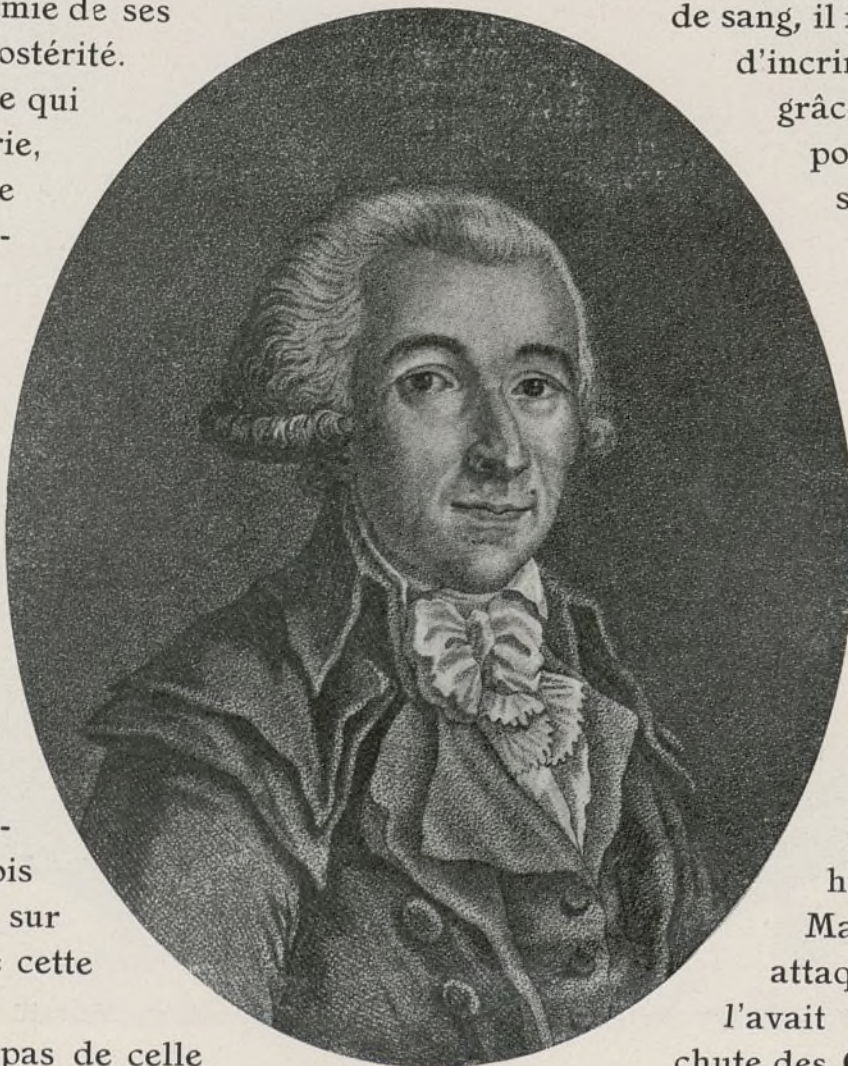
#### LUCILE DESMOULINS

Pour justifier la condamnation de Charlotte Corday, il suffisait de rappeler le coup dont elle avait frappé Marat; pour expliquer celle de M<sup>me</sup> Roland, on pouvait invoquer l'ardeur avec laquelle elle avait embrassé et soutenu les opinions des Girondins. Mais, Lucile, quel était son crime? Que pouvait-on lui reprocher? Elle n'était coupable que d'avoir aimé son mari et tenté de multiples efforts, après son arrestation, pour le sauver. Si les maîtres du jour n'avaient été en proie à une véritable démence, à une soif enragée de vengeance et de sang, il ne fût venu à la pensée d'aucun d'eux d'incriminer une femme que sa jeunesse, sa grâce, son amour pour l'homme dont elle portait le nom et surtout son innocence semblaient devoir mettre à l'abri de leurs fureurs. Mais, engagés sur la pente au bas de laquelle ils devaient eux-mêmes trouver l'abîme, ils étaient comme hypnotisés par la guillotine et cherchaient leur salut dans son incessant fonctionnement. Lucile Desmoulins ne méritait pas d'être leur victime et ne le fut que parce que son mari avait encouru les colères de Robespierre et de Saint-Just, jadis ses amis; parce qu'il n'avait pas craint de les attaquer dans ses pamphlets où il les dénonçait comme les artisans des malheurs de la France.

Malheureusement pour lui avant de les attaquer, il avait été leur complice. On l'avait vu poursuivre avec acharnement la chute des Girondins et à ne le regarder qu'à travers les écrits étincelants, mais si souvent calomnieux et meurtriers dans lesquels il semble s'appliquer à déchaîner des haines, on ne saurait nier qu'il contribua pour une large part à favoriser les forfaits de la Terreur. Il le reconnaissait lui-même lorsqu'en entendant condamner les Girondins, sur la tête desquels il avait appelé et attiré la foudre, il s'était écrié tout en larmes et comme pris de remords :



<sup>45</sup> Madame Roland  
Par Bonneville



<sup>46</sup> Le conventionnel Buzot  
ami des époux Roland  
Par Bonneville



— C'est moi qui les tue !

Il serait donc bien difficile de s'apitoyer sur son sort et sur sa fin tragique, s'il ne se présentait à la postérité appuyé au bras de son incomparable Lucile. Elle le couvre et le protège de son ombre charmante et oblige à reconnaître que pour qu'elle l'ait aimé au point d'être heureuse de le suivre dans la mort, il faut qu'il n'ait pas été aussi volontairement perfide et méchant que le pourraient faire croire ses écrits et que c'est plutôt un enfant inconscient, irréfléchi et mobile, tout de premier mouvement, impressionnable, impulsif, et qui n'eut de persévérance que dans son amour pour la femme qu'il s'était choisie. L'idylle qui côtoie le drame en atténue l'horreur au profit du malheureux qu'on y voit tenir un rôle parfois abominable et finalement sanglant. Sa mémoire bénéficie de l'affreux dénouement de

son existence, mais, plus encore de la tendresse qu'il avait inspirée et partagée, et de l'ardeur de laquelle il témoigna jusqu'au seuil de la mort. Camille Desmoulins doit à sa femme de n'être pas pour nous un être haïssable, au châtimement duquel nous serions tentés d'applaudir si elle-même ne l'avait pas subi alors qu'elle ne le méritait pas.

C'est un délicieux roman que celui où nous pouvons les suivre dès leur première rencontre et les voir, follement épris l'un de l'autre, fiancés et enfin mariés, brûlés des mêmes feux et ne cessant pas de se chérir. Ce roman, un écrivain de nos jours, M. Jules Claretie, l'a raconté voici déjà longtemps et

son récit, après tant d'années reste définitif. Il nous montre Camille subitement captivé par cette adolescente de seize ans, admirablement séduisante et jolie sous ses cheveux blonds, âme exaltée, inquiète et mélancolique qui, dans la solitude qu'elle préfère aux agitations mondaines, attend sans s'en rendre compte celui auquel elle se donnera pour la vie.

Il a vingt-



Lucile Desmoulins, par Boilly (Musée Carnavalet)

sept ans et elle dix-sept lorsqu'ils commencent à s'aimer. Durant trois années, à travers les difficultés qui résultent des résistances du père de Lucile, l'attrait réciproque qu'ils subissent ne fait que grandir. On en trouve la preuve dans un petit carnet où la jeune fille écrivait ses pensées.

« O toi qui es au fond de mon cœur, y peut-on lire, toi que je n'ose aimer ou plutôt que je n'ose dire que j'aime, tu me crois insensible ! Oh ! cruel, me juges-tu d'après ton cœur et ce cœur pourrait-il s'attacher à un être insensible?... Ton image est sans cesse présente à ma pensée ; elle ne me quitte jamais ; je te cherche des défauts, je les trouve et je les aime. »

Ces quelques lignes, en nous révélant les sentiments de Lucile, nous donnent la mesure de ceux de Camille. Ils s'adorent et la mort seule pourra les séparer. A la fin de 1790, ils peuvent enfin se marier et il

semble que leur bonheur est à jamais fixé. Malheureusement, la vie publique à laquelle Camille Desmoulins s'est voué, déborde sur sa vie privée. Elle l'entraîne souvent, même plus loin qu'il ne voudrait aller. On souhaiterait alors que l'influence de sa jeune femme s'exerçât pour retenir sa plume agressive et imprudente. Mais Lucile est tout à son amour et c'est elle qui subit la domination de l'époux qu'elle aime. Pas plus que lui, elle ne voit le danger auquel il s'expose et quand elle le voit, loin d'essayer de le conjurer ou de le fuir, elle le brave. C'est ainsi que Camille, animé tardivement du désir d'arrêter la Terreur, s'en prend dans ses écrits aux créatures de Robespierre, à Saint-Just, à Robespierre lui-même et se fait d'eux des ennemis implacables qui n'auront de repos que lorsqu'il aura disparu. Camille Desmoulins ayant pris parti pour les Dantonistes, se trouve subitement enveloppé dans les vengeances que Robespierre attise et prépare contre eux. Avec eux, il est arrêté, condamné et exécuté. Il meurt en prononçant le



Louise-Adélaïde de Bourbon, fille du Prince de Condé. Née à Paris le 5 octobre 1767.

48

Louise de Condé



Mademoiselle de Sombreuil

49



nom de Lucile et en répandant des larmes sur le sort qui sera celui de cette femme chérie et qu'avec les pressentiments qu'inspire la mort, il a déjà prévu.

— Les misérables! s'est-il écrié; non contents de m'assassiner, ils veulent encore tuer ma femme!

Il ne se trompait pas et quelques jours plus tard, accusée « d'avoir » « conspiré contre la sûreté du peuple, » « d'avoir voulu égorger la Convention » et replacer sur le trône de France, « le fils de Louis XVI », elle est arrêtée. Le 24 germinal (13 avril 1794), après trois jours de débats, elle est condamnée en même temps que dix-huit autres accusés.

Cette femme frêle et nerveuse égale alors en héroïsme Charlotte Corday et M<sup>me</sup> Roland.

— O joie, soupire-t-elle, dans quelques heures, je vais donc revoir mon Camille. Et s'adressant à ses juges, elle les foudroie de ces mots : — En quittant cette terre, où ce que j'aimais ne me retient plus, je suis moins à plaindre que vous, car jusqu'à votre trépas qui sera infâme, vous garderez le remords de ce que vous avez fait.

Elle ne songe ensuite qu'à bien mourir. Elle écrit à sa mère : « Bonsoir, ma chère maman. Une larme s'échappe de mes yeux; elle est pour toi. Je vais m'endormir dans le calme de l'innocence. »

Ensuite, elle coupe elle-même ses cheveux, afin de les joindre à sa lettre; elle se couvre la tête d'un fichu blanc et la voilà prête pour l'échafaud. Au moment de monter en charrette, elle voit le général Dillon, condamné avec elle, s'approcher et la saluer. Elle lui exprime le regret d'être cause de sa mort, ce à quoi il répond qu'elle en est tout au plus le prétexte. Puis, comme il semble la plaindre, elle l'interrompt :

— Regardez donc si mon visage est celui d'une femme qui a besoin d'être consolée.

Quelques minutes plus tard, elle meurt le visage extasié.

CÉCILE RENAULT. — M<sup>me</sup> LAVERGNE.  
OLYMPE DE GOUGES. — M<sup>me</sup> DU BARRY.  
LA PRINCESSE DE MONACO.

furent victimes de la Terreur et qui donnèrent jusqu'à la fin les preuves d'un indomptable courage, que j'ai dû me borner à rappeler la mort des plus illustres d'entre elles. Mais, combien d'autres dignes d'être admises, je pourrais citer encore en répétant, comme je l'ai déjà dit, que ce qui les caractérise toutes, c'est qu'elles semblent avoir couru au devant du danger et voulu mourir et que toutes, une fois condamnées, donnent l'exemple d'une énergie et d'un courage que les hommes n'égalent pas toujours.

Voici, par



<sup>50</sup> Anne-Cécile Renault  
(Tiré des  
Tableaux historiques  
de la Révolution)

exemple, Cécile Renault, une plébéienne, fille d'un marchand papetier et à peine âgée de vingt ans. Dans la soirée du 23 mai 1794, c'est-à-dire en pleine Terreur, elle se présente chez Robespierre. En apprenant qu'il est absent, elle s'empare. Sa colère excitant des soupçons, on se saisit d'elle et on la fouille. On trouve sur elle deux couteaux, ce qui la fait accuser d'avoir voulu imiter Charlotte Corday. On l'interroge :

— Qu'alliez-vous faire chez Robespierre?

— Voir comment est fait un tyran.

— Quel usage entendiez-vous faire des couteaux?

— Aucun, n'ayant l'intention de faire de mal à personne.

Néanmoins, comme il fut prouvé qu'elle s'attendait à être arrêtée à la suite de sa démarche et même guillotinée, elle fut accusée d'avoir tenté d'assassiner Robespierre et on la conduisit en prison. Il fut impossible au cours de l'instruction de lui arracher des aveux. Pour lui en arracher, on recourut à un stratagème véritablement ridicule. Comme il était apparent qu'elle avait le goût de la toilette, on l'obligea à quitter la robe assez élégante qu'elle portait et à se vêtir de haillons avant d'être interrogée de nouveau. Cette ruse misérable échoua piteusement. Aux questions qui lui étaient posées, elle répliqua par des railleries contre les juges qui avaient employé de tels procédés pour l'obliger à parler.

On la menaça alors d'arrêter toute sa famille. Elle ne se laissa pas intimider; elle n'avoua rien, n'ayant d'ailleurs rien à avouer. Il était visible que ce n'était qu'une exaltée et une innocente. Elle n'en fut pas moins condamnée. Mais, son courage, son indifférence et son mépris de la mort ne se démentirent pas.

On peut citer à côté d'elle, Victoire de Lavergne, âgée de vingt-six ans, femme d'un lieutenant-colonel, commandant militaire de la place de Longwy. Le 23 août 1792, chargé de la défendre, il avait capitulé après une canonnade et un bombardement de quinze heures, à la prière instante des autorités municipales et des habitants. Quoique la ville fût entourée d'une armée de soixante mille hommes, il ne s'était rendu qu'après avoir obtenu que la garnison sortirait avec armes et

bagages. Il avait même pu emporter la caisse militaire. Mais, ce fut cet acte si honorable pour lui qui le perdit. Accusé d'avoir voulu s'approprier ce numéraire et comme d'autre part, l'Assemblée nationale n'admettait pas qu'une ville française pût être prise autrement que par trahison, il fut renvoyé devant une cour martiale en même temps qu'il était décidé que, lorsque la place aurait été reprise, les maisons des habitants seraient rasées.

Ceux-ci, pour



Cécile Renault arrêtée chez Robespierre, d'après Duplessis-Bertaux





52

(Gravure anonyme)

soustraire leurs demeures à ces menaces, alléguèrent, au lendemain de la victoire de Valmy, qu'on les avait livrés. Lavergne opposa la vérité à ces mensonges. Grâce à ses dénégations, la cour martiale fut dessaisie. Mais, au même moment, le tribunal révolutionnaire était institué et Lavergne dut y comparaître sous la double accusation de trahison et de vol.

La question posée au jury se fondait sur la prétendue existence d'un complot ayant pour but de livrer à l'ennemi les villes frontières. Il était tenu de se prononcer sur le point de savoir si Lavergne était auteur ou complice de cette conspiration.

Le Tribunal révolutionnaire devait prouver, dans sa courte mais trop longue existence que lorsque de telles questions se posaient devant lui, elles étaient résolues par avance et toujours contre l'accusé. Pour ses débuts, dans ce système abominable, le jury, en ce qui concernait Lavergne, répondit affirmativement et ce malheureux officier fut condamné à mort.

Comme la sentence venait d'être prononcée, une voix de femme domina le bruit qui se faisait dans la salle.

— Il faut un roi, criait-elle, oui il faut un roi ! Les monstres ! les bourreaux ! Ils assassinent le monde. Je veux aller à la guillotine avec mon mari.

C'était Victoire Lavergne. On l'arrêta sur-le-champ ; elle fut interrogée d'abord par les administrateurs de police et ensuite par Dumas, président du tribunal, assisté de Fouquier-Tinville. Son exaltation était visible ; elle répéta qu'il fallait un roi et qu'elle le soutiendrait « jusqu'à ce qu'elle n'ait plus de langue ». Elle se refusa à toute autre déclaration. Sans pitié pour sa douleur, sans lui tenir compte des circonstances qui l'affolaient, Fouquier-Tinville rédigea immédiatement un acte d'accusation où il était dit qu'elle avait conspiré contre le peuple français, en provoquant le rétablissement de la royauté. Elle monta sur les bancs et le tribunal, qui venait de condamner le mari, condamna la femme. Ils allèrent ensemble à l'échafaud.

Elle était redevenue très calme. En montant dans la

charrette, elle demanda d'être placée de manière à pouvoir contempler son mari. Il était sans courage et tellement inerte qu'on dut l'étendre sur de la paille. Bientôt, cependant, il revint à lui. Alors, elle l'appela en lui disant :

— Ne t'alarme pas ; c'est ton amie qui te parle ; tu sais que je n'aurais pu vivre sans toi ; nous allons mourir ensemble.

Ces tendres paroles arrachèrent des larmes à ce malheureux et lui rendirent son énergie. Dans la foule qui suivait la charrette, s'élevaient des protestations et des cris de pitié.

— Elle n'a pas mérité la mort, disait-on.

— C'est ma faute, mes amis, répondait la condamnée, j'ai voulu mourir avec mon mari.

Un témoin de l'événement raconte qu'arrivés au pied de l'échafaud, les deux époux se firent les plus tendres adieux et que la femme, animée jusqu'à la fin du plus grand courage, reçut la mort comme une faveur.

Il est vrai d'ailleurs que toutes ces héroïnes la recevaient ainsi. Jeunes et vieilles, grandes dames et plébéiennes, religieuses et courtisanes semblaient la considérer comme une délivrance. Une pécheresse comme Olympe de Gouges n'est pas moins vaillante quand elle est frappée, que les saintes filles qui ne sont coupables que d'avoir voulu continuer à prier. Dans ce martyrologe, il n'est guère qu'une exception : c'est la Du Barry. Celle-là n'a pas su mourir. Jusque sous le couteau, elle se débat, elle se lamente, elle se désespère, elle supplie et demande grâce et elle est déjà à demi morte de terreur, quand sa tête tombe. Mais, elle est une exception dans ce défilé de si vaillantes créatures.

Pour en fournir une dernière preuve, nous n'avons que l'embaras du choix. Aussi, nous bornerons-nous pour en finir avec ces grandes et innocentes victimes, à rappeler la mort de la princesse de Monaco. Comprise dans une *fournée* avec plusieurs de ses égales, elle s'était, comme quelques-unes d'entre elles, déclarée enceinte et il avait été sursis à son exécution, afin qu'elle pût être soumise à un examen médical. Mais, le lendemain, elle écrivait à Fouquier-Tinville :

« Je vous prévins, citoyen, que je ne suis pas grosse... Je n'ai pas sali ma bouche de ce mensonge dans la crainte de la mort ni pour l'éviter, mais, pour me donner un jour de plus afin de couper moi-même mes cheveux et de ne pas les donner coupés par la main du bourreau. C'est le seul legs que je



53

Héroïsme d'Elisabeth Cazotte



puisse laisser à mes enfants ; au moins faut-il qu'il soit pur. »

« Mes enfants, voilà mes cheveux, écrivait-elle ensuite à ses deux filles ; j'ai différé ma mort d'un jour, non point par la crainte, mais, je voulais pouvoir couper moi-même cette triste dépouille pour vous la donner ; je ne voulais pas qu'elle le fût par la main du bourreau et je n'avais que ce moyen ; j'ai passé un jour de plus dans cette agonie ; mais je ne m'en plains pas. Je demande que ma chevelure soit sous un bocal couvert d'un crêpe noir, serrée dans le courant de l'année et découverte seulement trois ou quatre fois dans votre chambre, afin que vous ayez devant les yeux les restes de votre malheureuse mère qui mourut en vous aimant et qui ne regrette la vie que parce qu'elle ne peut plus vous être utile. Je vous recommande à votre grand-père ; si vous le voyez, dites-lui que sa pensée m'occupe et qu'il vous tienne lieu de tout ; et vous, mes enfants, soignez ses vieux jours et faites-lui oublier ses malheurs. »

Elle écrivait encore à la gouvernante de ses filles pour la supplier de les prendre en pitié et de ne pas les abandonner. Enfin, dans une dernière lettre, elle adressait à Fouquier-Tinville celles qu'elle venait d'écrire et ses cheveux en lui demandant « au nom de l'humanité » de faire parvenir ce paquet à son adresse. On ne sait ce qu'il advint des cheveux. Quant aux lettres, il est certain que le misérable ne les transmitt pas et elles existent aux archives nationales de France, dans le volumineux

dossier de sa correspondance. Elles sont restées là, comme un témoignage visible et tangible du stoïcisme de la princesse de Monaco et comme pour prouver que cette noble femme égala par son courage les plus illustres héroïnes de ces temps tragiques.

Me voilà arrivé au terme de ma tâche et si j'ai pu prouver par l'exemple de ce qui se passa sous la Révolution, que la femme est un profond réservoir de dévouement et d'énergie, je suis loin cependant d'avoir épuisé la liste de celles qui le démontrèrent en cette époque pathétique. Je n'ai parlé que des grandes victimes, en choisissant parmi elles, les héroïnes les plus illustres, toutes si fières devant les juges et si vaillantes devant la mort. J'aurais voulu pouvoir parler de même de tant d'autres qu'on voit s'élever, presque sans effort et par la seule impulsion de leur énergie morale, à la hauteur de leur infortune ou de la tâche qu'elles avaient volontairement assumée.

Héroïnes, ces sœurs Fernig qu'on voit figurer, sous un uniforme de hussard, dans l'état-major de Dumouriez ; cette générale Schramm qui, habillée en amazone, suit à cheval son mari dans les combats, au milieu des boulets et des balles ; ces prolétaires obscures qu'à l'armée de Sambre-et-Meuse, on voit figurer dans les rangs des Français.

Héroïnes encore, ces conspiratrices qui, sous le Consulat, jouent leur vie à toute heure pour servir le roi, vont et viennent sous un déguisement entre Londres et Paris pour transporter ses ordres.

Héroïnes aussi les guerrières, qui conduisent à la bataille contre les bleus, les bandes de paysans, bretons et normands, recrutés au nom de Dieu, pour combattre sous le drapeau blanc.

Héroïnes enfin ces nobles émigrées qui, jetées par la tourmente en Angleterre et en Allemagne, dénuées de ressources, sentant monter la misère autour d'elles, font litière de leurs souvenirs, de leur passé d'élégance et d'opulence et fidèles à leur foi royaliste, ne voulant pas la trahir, relèvent leurs manches et se lancent à travers les périls et les hasards de la lutte pour la vie, à laquelle elles étaient si peu préparées.

A côté de celles-là, et pour que la liste fût complète, il faudrait évoquer encore l'image de celles qui furent surtout des charmeuses, soit dans l'émigration dont elles ont été les véritables reines, soit à Paris où, au lendemain de la Terreur, elles aidèrent si puissamment

à la reconstitution de la société mondaine.

Que de noms de femmes se pressent sous ma plume et qui, pas plus que les noms de celles dont je viens de raconter les malheurs, ne sauraient être oubliés : Louise de Condé, M<sup>me</sup> de La Rochejaquelein, la duchesse de Polignac, sa belle-sœur la comtesse Diane, M<sup>me</sup> de Balbi, M<sup>me</sup> de Polastron, M<sup>me</sup> Tallien, Joséphine de Beauharnais, Aimée de Coigny, les dames de Bellegarde, M<sup>me</sup> Hamelin et combien d'autres !

La place qui m'est mesurée ne me permet pas d'entrer dans le détail de leurs aventures, dont quelques-unes touchèrent au tragique. Mais, j'espère pouvoir un peu plus tard en retracer ici le tableau, si j'y suis encouragé par l'accueil que feront à celui-ci les lecteurs du *Figaro Illustré*.

ERNEST DAUDET.



M LA COMTESSE DU BARRY.

LONDON Pub. by J. Currie Feb. 11 1794. & Sold by J. F. Tomkins N° 49. New Bond Street.

Comtesse Du Barry, d'après Cosway

*Les illustrations du présent fascicule, pour lesquelles on n'a employé autant que possible que des originaux peints ou gravés depuis 1789, ont été reproduites d'après les collections du Cabinet des Estampes (Bibliothèque Nationale), du Musée Carnavalet, du Musée de Versailles. Les trois miniatures tirées hors texte (portraits de la reine Marie-Antoinette, de Madame Elisabeth, de Madame Du Barry) ont été reproduites avec la bienveillante autorisation de M. F. Doistau, dont l'admirable collection est au Musée du Louvre.*





Vue générale de la première Exposition internationale de Chasse (Cliché V. Angerer)

## La Première Exposition internationale de Chasse à Vienne

### Mai-Octobre 1910

Après les grandes solennités des júbilés de 1898 et de 1908, les sujets de l'empereur François-Joseph ont voulu réaliser, pour fêter le 80<sup>e</sup> anniversaire de leur souverain, une manifestation qui fût particulièrement agréable à ce grand chasseur devant l'Eternel : de là est venue la première idée de l'Exposition de Chasse ouverte à Vienne au mois de mai dernier, et qui a attiré dans la capitale autrichienne un grand nombre de visiteurs.

Elle avait, cette exposition, beaucoup de raisons pour réussir, des raisons sérieuses, pratiques, d'intérêt général, — et aussi des raisons de pur agrément, comme celles qu'on va chercher dans toutes les expositions. D'abord elle était la première dans son genre, les expositions antérieures de chasse et de pêche ayant été surtout des expositions nationales, locales ou partielles. Et puis, ce ne sera sans doute pas en vain qu'on aura



L'Empereur d'Autriche à l'inauguration du Pavillon français (Cliché V. Angerer)

démontré par ce moyen l'importance de la chasse au point de vue économique.

La chasse n'est pas seulement un plaisir, un sport aussi vieux que le monde, qui se vulgarise, qui se démocratise d'année en année. Elle constitue surtout, par sa démocratisation même, une partie importante de la richesse nationale dans les différents pays. Si cette richesse a augmenté, si la chasse est devenue en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, une source de produits et de revenus qui croît tous les ans, il n'y a aucun motif pour qu'il n'en soit pas de même dans les autres pays. La Suisse l'a bien compris, et depuis que la chasse y a été sévèrement réglementée, le gibier s'est multiplié, apportant des recettes à l'Etat, des revenus aux communes et aux paysans.

L'Exposition de Chasse est installée dans un décor charmant. Parmi les ombrages du Prater, le Bois de Boulogne de Vienne, elle groupe des



Le Pavillon français (Cliché V. Angerer)



Intérieur du Pavillon français (Cliché V. Angerer)



constructions sobres et agréables en un ensemble harmonieux, fort différent de la furie décorative qui caractérise un peu partout les expositions. Dès l'entrée, on sent (peut-être un peu trop) que celle-ci est née d'une idée avant tout aristocratique. Mais cette impression s'atténue à mesure qu'on avance à travers les pavillons des nations et dans les galeries de la grande rotonde où sont installées les sections industrielles. Là se trouve réuni tout ce dont un chasseur a besoin, et tout ce que produit la chasse. A côté des armes, des munitions, de l'équipement complet, des voitures de toutes sortes, des avions, même (car quel chasseur digne de ce nom n'a déjà songé à chasser en avion ?) s'entassent les fourrures, les conserves, les salaisons. Il y a aussi des comptoirs de bières allemandes, de vins du Tyrol, de spiritueux polonais... Mais la grosse attraction, c'est le cinématographe qui reproduit les chasses de l'Empereur, avec ses films innombrables, dont la révélation fut sévèrement interdite avant l'ouverture de l'Exposition. S. M. François-Joseph y apparaît pour la première fois aux yeux du public dans le décor et avec la physionomie qui conviennent au plus grand chasseur de son Empire.

On admire beaucoup aussi la reconstitution du rendez-vous de chasse préféré de l'empereur, le château de Mürztteg, où le tsar Nicolas II séjourna il y a sept ans. L'intérieur, avec ses beaux meubles et ses tapisseries, n'est pas moins fidèlement reproduit que l'extérieur, dont les lignes sévères attirent de loin l'attention.

L'Allemagne a reconstitué un château du roi de Saxe ; la Hongrie, la Suède, l'Italie ont également des pavillons importants. Celui de la France, construit sous la direction de M. Guillaume Tronchet, architecte en chef du gouvernement, se dresse un peu à l'écart, parmi les verdure. C'est une reproduction du pavillon de la Muette, le joli rendez-vous de chasse de la forêt de Saint-Germain, rebâti par Louis XV et achevé par Louis XVI, dans le goût français le plus agréable.

Il est précédé d'une belle et spacieuse terrasse où s'élèvent deux groupes monumentaux du célèbre animalier Gardet : *Cerfs et biches*.

A l'intérieur, le commissaire-général, M. Daurée, secondé par M. le comte Clary, président du Saint-Hubert-Club de France, commissaire du gouvernement, a réuni une collection de Gobelins de la plus grande richesse, parmi les-

quels les célèbres chasses de l'empereur Maximilien, des panneaux d'Oudry, etc. Le mobilier, prêté comme les tapisseries, par le Garde-Meuble, est exclusivement composé de splendides pièces du XVIII<sup>e</sup> siècle. Une belle collection d'armes anciennes, des tableaux de chasse prêtés par le prince de Wagram, le comte Greffulhe, le vicomte de Douville-Maillefeu, enfin la curieuse collection de boutons de vénerie réunie par M<sup>me</sup> la comtesse de Montaulmin, contribuent à la décoration et à l'intérêt de notre Pavillon, que S. M. François-Joseph a visité à plusieurs reprises ; les sonneries de trompes, exécutées par les équipages d'Uzès et de la Tour d'Auvergne, et les belles meutes des mêmes équipages achèvent de donner à ce coin de l'Exposition le caractère des grandes chasses élégantes telles qu'elles se pratiquent en France.

La France a encore un salonnet très intéressant au Pavillon de la Littérature, Librairie et Statistiques cynégétiques. Il est regrettable que, dans les sections industrielles, nos fabricants ne figurent pas aussi nombreux qu'on l'eût souhaité, — cela est dû à la concurrence des Expositions de Bruxelles et de Buenos-Ayres.

## TROIS SIÈCLES D'ARQUEBUSERIE

S'il est bon de répéter, comme on l'a fait plus haut, que la chasse, en se démocratisant, est devenue une ressource économique très importante dans le budget de chaque nation, il convient cependant de ne point considérer le développement de l'art cynégétique à ce seul point de vue.

De tout temps, la chasse fut un sport, et l'on peut dire qu'elle est restée le premier des sports. Or, elle le doit précisément à ce que sa pratique exige des aptitudes et des capacités dont une bonne partie ne peuvent s'acquérir que par une étude et un entraînement raisonné.

Sur les 600.000 porteurs de permis qui battent la plaine et les halliers en France, combien y a-t-il de vrais chasseurs ? Une minorité, évidemment, puisque le vrai chasseur est un praticien qui doit posséder, au moins superficiellement, une foule de connaissances relatives au chien, au gibier, au terrain, et enfin à l'arme qu'il emploie.

Cette dernière question surtout est capitale. Et pourtant, combien de prétendus chasseurs achètent leur fusil au bazar ou dans des conditions commerciales qui ne présentent guère plus de garanties ? Naguère encore, l'arquebusier était pour tout chasseur un conseiller permanent. Après avoir procuré l'arme sérieuse établie sous son contrôle, dans son atelier, il était en mesure d'intervenir à propos de son emploi, de son entretien de ses améliorations et de ses perfectionnements. Il en résultait pour celui qui bénéficiait de tels avis une culture spéciale, de plus en plus étendue et profitable. On souhaiterait de ne voir aucune exception à cette manière de comprendre l'armement. C'est d'ailleurs elle qui prévaudra toujours auprès des chasseurs sérieux qui, voulant faire du sport, un sport agréable et intelligent, ne sauraient oublier qu'en France l'arquebuserie a toujours été un art en même temps qu'une science. Et, disons-le, un art qui a ses traditions, et qui, même en plein modernisme, ne saurait les oublier.

Il est loisible à cha-

cun de s'en rendre compte, en allant rendre visite au plus ancien magasin d'armes de luxe existant actuellement, celle de M. Fauré-Le Page, dont l'origine remonte à 1716. Rien de plus curieux que l'histoire de cette vieille et honorable industrie : c'est tout un chapitre de l'histoire parisienne, et c'est aussi l'histoire d'une famille de Paris à travers trois siècles. Le sieur Pigny, qui l'avait fondée rue Baillif, céda son fonds en 1743 à Pierre Le Page, son neveu par alliance. Celui-ci, en 1759, transporta son établissement rue de Richelieu, à la pointe de la rue des Boucheries. Il fut arquebusier du maréchal Maurice de Saxe et de la Maison d'Orléans. Son neveu et son élève, Jean Le Page, lui succéda en 1779, et sut faire grandir encore le renom de la maison. Il fut le fournisseur attitré du roi Louis XVI, de l'empereur Napoléon I<sup>er</sup> et enfin de Louis XVIII. Pendant le règne de Napoléon I<sup>er</sup>, il eut à fournir un grand nombre d'armes d'honneur offertes par l'empereur aux princes et dignitaires français et étrangers, ainsi qu'aux officiers de ses armées.

Henri Le Page succéda à son père en 1822. Ses nombreuses inventions firent progresser considérablement l'arquebuserie ; Louis XVIII, Charles X, ce grand chasseur, et tous les princes d'Orléans furent ses clients assidus et demeurèrent ceux de son successeur, Le Page-Moutier. Enfin, en 1865,

la maison passa aux mains de M. Fauré-Le Page, petit-neveu, petit-fils, neveu et beau-frère de ses prédécesseurs. Il est resté fournisseur de tous les princes d'Orléans ; de plus, il eut l'honneur de devenir fournisseur breveté de la cour impériale de Russie, de LL. AA. II. les grands-ducs Wladimir et Alexis, de S. M. le Schah de Perse, S. M. le roi de Portugal, le prince Waldemar de Danemark, le prince de Grèce et d'autres princes étrangers lui témoignent aussi leur confiance à de fréquentes reprises ; et l'installation nouvelle de la rue Richelieu, n<sup>o</sup> 8, témoigne par son luxe et par son importance, de l'état de plus en plus florissant de cette vieille maison parisienne.

M. Fauré-Le Page, officier de la Légion d'honneur depuis 1893, est d'ailleurs une personnalité de premier plan dans son industrie, qu'il a enrichie de nombreux travaux, et qu'il n'a pas cessé de conduire au succès dans toutes les expositions. Son récent ouvrage, publié par la librairie Belin frères : *Etudes sur les perfectionnements apportés aux armes et sur les différents systèmes qui ont précédé les modèles en usage actuellement*, témoigne d'une érudition considérable, et les spécialistes le considèrent comme un complément indispensable des ouvrages spéciaux et des collections d'armes publiques ou privées offertes à leurs recherches. M. Fauré-Le Page a fait tenir dans ce petit volume des connaissances qu'il fallait précédemment chercher à travers les musées du monde entier, et il a su les présenter avec autant de clarté que de méthode.

N'est-ce pas là un témoignage de l'esprit de tradition, et en même temps de l'esprit de progrès, qui règne dans cette doyenne des maisons d'armurerie, où tout perfectionnement, où toute invention nouvelle trouve aussitôt son application pratique ? Et faut-il s'étonner, dans ces conditions, de voir la maison Fauré-Le Page et son chef entourés de la part des vrais chasseurs d'une considération qui n'a d'égale que leur confiance ?



Les nouveaux magasins de la maison Fauré-Le Page et fils, rue de Richelieu, 8, à Paris



# LE MOIS FINANCIER

Mois de vacances, entrecoupé, par surcroît, de jours de fête. Mois de bourses écourtées, de samedis presque vides. Mois de demi-chômage financier, pendant lequel on expédie simplement, pour ainsi dire, « les affaires courantes », en réservant pour l'automne les entreprises nouvelles et les efforts féconds.

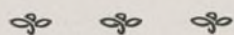
C'est le moment où, d'habitude, on étudie à loisir la situation générale, et où l'on examine les bases sur lesquelles pourront se faire les prochaines campagnes. Les pessimistes, cette année, semblent avoir beau jeu. Le sort des récoltes leur inspire les plus vives inquiétudes. Ils n'auraient pas tout à fait tort de s'alarmer si la vérité était aussi sombre qu'ils le prétendent, c'est-à-dire si la persistance du mauvais temps avait définitivement compromis les vendanges et les moissons. Mais, heureusement, le ministère de l'Agriculture est venu, par un communiqué opportun, remettre les choses au point. La récolte du vin est, il est vrai, très atteinte, mais seulement en partie. Et, en revanche, le blé apparaît comme à peu près indemne.

D'autre part, les prix sont plus élevés que l'an dernier, et, en matière de vente du vin, on n'a encore jamais pu savoir si les producteurs préféreraient récolter peu de vin et le vendre cher ou en faire beaucoup et le vendre bon marché. Ils ont, il faut le reconnaître, une certaine propension à se plaindre dans les deux cas, et à incriminer soit l'insuffisance de la récolte, soit l'avalissement des prix.

Quoi qu'il en soit, le vin étant payé plus cher et le blé étant produit en quantité suffisante, il est permis d'espérer que le prix de l'argent n'augmentera pas et que nous ne verrons pas un resserrement de l'épargne. Au surplus, d'autres symptômes confirment cette impression rassurante. L'accroissement du portefeuille de la Banque de France au 30 juin 1910 par rapport au 30 juin 1909 montre que l'activité des affaires est en progrès constant. D'une année à l'autre, les importations en France ont augmenté de près de 110 millions, et les exportations de France de 186 millions. Enfin les recettes des chemins de fer pour le premier semestre de 1910 sont supérieures de 20 millions à celles réalisées pendant la période correspondante de 1909.

Les esprits les plus enclins à voir les choses en noir seront forcés de convenir que ces indices

trahissent une situation générale prospère, et parfaitement capable de résister aux insuffisances passagères de la production agricole. Il est donc permis de bien augurer de la rentrée désormais prochaine et de la nouvelle ère de travail que prépare notre activité industrielle et financière.



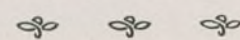
Il faut espérer aussi que notre marché s'orientera de plus en plus vers l'affranchissement des influences des places étrangères, qui, cette année en particulier, ont eu une répercussion si marquée sur la tenue de nos valeurs. C'est là une question délicate et difficile, dont la solution pourrait être tout au moins facilitée par une entente entre les éléments dirigeants du marché. Elle fait partie de quelques problèmes de finance internationale qui s'imposent de jour en jour plus impérieusement à l'attention des spécialistes. Il en est un autre, parmi ceux-ci, qui touche de très près aux intérêts de l'épargne.

Il faut bien reconnaître que les affaires financières tendent de plus en plus à supprimer les frontières. On parle souvent, à ce sujet, de l'exode des capitaux français. Il n'y a aucun mal à ce que l'argent français émigre sous forme de capital lorsque les affaires sont suffisamment sûres pour qu'on ait la certitude qu'il rentrera sous forme d'intérêts.

Mais pour que cette certitude existe, il faut que l'argent français soit surveillé de près par un personnel spécial. En d'autres termes, il faut que des Français figurent dans les conseils d'administration des entreprises industrielles ayant fait appel aux capitaux français. C'est là une question qui a soulevé ces jours derniers des polémiques intéressantes dans lesquelles nous n'entrerons pas, faute de place. Il semble, d'ailleurs, que la solution de la question ne demande pas des discussions aussi savantes. Le bon sens suffit à la trancher. Les établissements de crédit qui patronnent des entreprises étrangères doivent veiller avec un soin jaloux à la représentation efficace des intérêts français dans les conseils. A cet effet, ils doivent faire nommer des administrateurs qui soient non pas des hommes aimables acceptant un poste de complaisance, mais des hommes compétents, ne regardant pas à quitter leur pays, parlant les idiomes nécessaires, et doués d'un esprit d'assimilation spécial.

On n'improvise pas de tels représentants. Il faut, pour réunir ces diverses qualités dans un

homme, une préparation particulière. Il est des établissements de crédit qui l'ont compris, et qui ont sous la main des réserves d'hommes capables, prêts à entrer dans les conseils étrangers. Mais il en est d'autres qui, attachant sans doute moins d'importance à la question, font la part trop large aux influences amicales. Il est en somme très heureux que la question ait été soulevée, et que l'attention ait été attirée sur ce point.



Le marché, durant le mois qui vient de s'écouler, a fait preuve de meilleures dispositions confirmant par la pratique les espoirs que nous formulons dans le premier paragraphe de cet article. Les valeurs cuprifères, les valeurs industrielles russes et le compartiment des Mines d'or ont plus que tous autres profité du mouvement en avant.

Le marché des valeurs à revenu fixe n'a pas montré une moins heureuse orientation. Bien appuyé par la hausse du terme, le comptant s'est distingué par une animation à laquelle, en pleine canicule, on était en droit de ne pas trop s'attendre. Les fonds d'Etats mexicains intérieurs 5 0/0 tels que Aguascalientes, Durango ont été soutenus aux environs de 99 fr. 50 et 100 fr. 50.

Parmi les fonds brésiliens, on a surtout signalé des demandes en Rio Grande du Nord 5 0/0 qui regagne à 475 fr. une large partie de son coupon.

Le compartiment des Chemins de fer et des obligations industrielles a vu des achats suivis en obligations Chemins de fer du centre de la France 3 0/0; en obligations Chemins de fer de l'Equateur 5 0/0; en obligations Compagnie générale de Rio de Janeiro 5 0/0 cotées 455 francs avec un coupon de 12 fr. 50 nets à détacher le 1<sup>er</sup> octobre; en obligations Mexican Union Railway 6 0/0, etc.

Peu d'affaires nouvelles, tous nos financiers étant en vacances. On annonce cependant dès la rentrée un emprunt turc 4 0/0, un emprunt du Crédit foncier de l'Uruguay 5 0/0. Les capitaux qu'on aura pu arracher aux tentations multiples des villegiatures trouveront donc des occasions d'emploi dès la rentrée.

## PERLÈS Frères

15, Rue du Helder, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Téléphone { 134.63, 1<sup>re</sup> ligne  
279.84, 2<sup>e</sup> ligne  
200.37, 3<sup>e</sup> ligne

Adresse  
télégraphique :  
Pauperlès-Paris

## VIENT DE PARAÎTRE : ANNUAIRE DE LA BANQUE, DE LA BOURSE ET DU MONDE DES AFFAIRES

édité sous le haut patronage de la

### Chambre Syndicale des Banquiers et Changeurs

MANUEL PRATIQUE à l'usage des Banquiers, Changeurs, Remisières, et de leur personnel.

ANNUAIRE PROFESSIONNEL contenant une liste des Banquiers connus du monde entier, ainsi que des tableaux et renseignements utiles à tous :

Liste des sociétés en faillite ou liquidation;  
Liste des sociétés abonnées au timbre;  
Tableau des tirages des valeurs à lots;

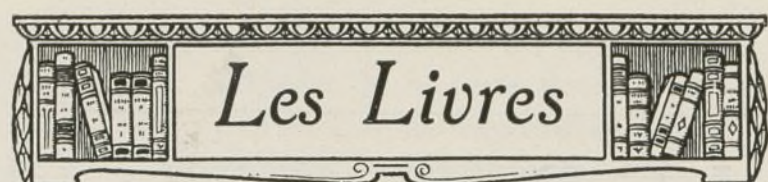
Tableaux de calcul rapide des intérêts et escomptes;  
Liste des journaux économiques et financiers;  
Liste des différents syndicats financiers, etc., etc.

De notables améliorations ont déjà été réalisées l'an dernier. Cette année, des chapitres nouveaux ont été ajoutés et ils vont marquer un progrès très réel qu'appréciera largement le monde des affaires.

En vente aux bureaux de l'Annuaire, au prix de 12 francs. Etranger et Colonies, 15 francs (Frais de port et d'envoi en sus)

ADMINISTRATION-DIRECTION : 7, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS. — Téléphone 316-18





L'admirable Exposition que M<sup>me</sup> la marquise de Ganay a organisée au bénéfice de l'Assistance aux Militaires Coloniaux et Légionnaires (Croix-Rouge française) était, pour la Société des Galeries Georges Petit, l'occasion de continuer une tradition qu'elle avait instaurée en 1883, lors de la première Exposition des Cent Chefs-d'œuvre. Les amateurs et les bibliophiles se rappellent, en effet, parce qu'ils en possèdent un exemplaire dans leur bibliothèque, ces grands livres, — dignes des glorieuses éditions des fermiers-général d'antan, — où s'est fixé le souvenir des deux Expositions de Cent Chefs-d'œuvre 1883-1892, l'Exposition des Cent Pastels du XVIII<sup>e</sup> siècle et l'Exposition des Cent portraits de femmes des Écoles française et anglaise.

Grâce au concours des amateurs, qui ont spontanément adhéré au projet de consacrer un ouvrage à l'Exposition des Vingt Peintres du XIX<sup>e</sup> siècle, la Société des Galeries Georges Petit met en souscription un livre dont le format s'accorde avec celui de ses précédentes publications de grand luxe.

Mais il fallait un effort spécial pour faire de ce livre un incomparable monument d'art, et les éditeurs ont pensé que jamais occasion meilleure ne serait offerte de ressusciter dans un livre la gravure d'art par excellence, l'eau-forte, pour traduire les œuvres capitales qui sont le régal de l'Exposition. C'est à notre admirable Ecole d'aquafortistes contemporains, ayant à sa tête Waltner, membre de l'Institut, professeur à l'École des Beaux-Arts et vice-président de la Société Natio-

nale des Beaux-Arts, qu'a été confiée la haute mission d'interpréter en 150 cuivres les chefs-d'œuvre de l'Exposition.

Pour qui connaît le talent plein de vigueur et de conscience des artistes qui se donnent à cette tâche, avec un enthousiasme fervent, ce livre, par son illustration seule, s'imposera, non seulement au choix, mais à l'éloge de tous les amateurs et aussi de tous les bibliophiles.

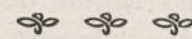
Le texte présentera, en quelques chapitres documentés, la synthèse historique et philosophique de l'Ecole française de 1830, les causes qui ont déterminé son essor et réglé son évolution, évolution dont la dernière étape fut la subite et prestigieuse explosion de l'impressionnisme. Un catalogue descriptif des œuvres exposées complètera ce livre, dans lequel tous ceux qui étudient la peinture française au XIX<sup>e</sup> siècle verront un précieux instrument de travail.

Texte et catalogue ont été confiés à notre collaborateur M. L. Roger-Milès, dont le jugement, depuis longtemps, fait autorité. Plus qu'aucun autre, il était préparé, par trente ans de recherches sur l'Ecole de 1830, à analyser comme il convient le génie des maîtres représentés à l'Exposition : Delacroix, Ingres, Decamps, Manet, Daubigny, Troyon, Corot, Millet, Diaz, Barye, Jongkind, Isabey, Th. Rousseau, J. Dupré, Meissonier, Ricard, Fromentin, Courbet, Tassaert.

Le tirage est limité à 50 exemplaires sur Japon, dont 10 avec une suite des gravures sur parchemin, signées du graveur (1.500 fr.), 40 sur Japon des Manufactures impériales (800 fr.) et à 600 exemplaires sur vélin de cuve à la forme (400 fr.). On souscrit à la Société des Galeries Georges Petit, 8, rue de Sèze.

M. Jacques des Gachons est un romancier tendre, au talent délicat et pénétrant, fait pour les

tableaux intimes, les aventures modestes et les héros insoupçonnés. Il a trouvé, comme écrivain, une manière simple et persuasive, d'un véritable charme ; et il sait jouer de l'émotion avec une virtuosité discrète. Ces caractères, dont l'ensemble constitue une personnalité fort sympathique, ont fait le succès du *Livre de mon ami*, de *Notre Bonheur*, du *Roman de la vingtième année* et de dix autres romans honnêtes et savoureux. Le *Chemin de sable*, que vient de publier la librairie Plon, est plein de toutes les qualités énoncées plus haut, et il nous a paru que cette œuvre plus ample que les précédentes, peuplée de caractères originaux et solidement dessinés, accusait la pleine maturité d'un beau talent. Avec l'histoire émouvante d'un ménage battu par la tempête, mais que l'amour soutient, cuirasse, fortifie et défend, avec surtout la belle hardiesse tranquille de ses conclusions optimistes, M. Jacques des Gachons a atteint cette fois à la puissance. Il se classe ainsi au rang des meilleurs conteurs de ce temps.



Voici de nouveaux *Portraits* de M. Edmond Pilon, dont les précédents ont été si chaleureusement accueillis. Ce sont, cette fois, des *Portraits tendres et pathétiques*, et ce titre indique assez que le délicieux écrivain y a donné toute la mesure de son talent si délicat et si expressif. C'est d'abord *Madame de Brézé*, ses amours coupables et sa fin dramatique sous le fer de l'époux ; puis le long martyre de l'époux lui-même. Et pour chasser cette sombre évocation, des tableaux souriants, tels la *Dame du Louvre*, et l'étonnant *M. Pomme* ; et encore d'autres figures de drame : *Virginie des Maldives*, la seconde *M<sup>me</sup> Danton*. Toutes ces figures sont évoquées dans leur décor avec une précision et avec un charme de style qui n'appartiennent qu'à M. Edmond Pilon.

# HOTEL

## BIARRITZ

# D'ANGLETERRE

M. CAMPAGNE, Propriétaire

DE TOUT  
PREMIER ORDRE

CONFORT  
MODERNE

FRÉQUENTÉ  
PAR  
L'ÉLITE  
DE LA COLONIE  
FRANÇAISE  
ET  
ÉTRANGÈRE



ABSOLUTELY  
FIRST CLASS

MODERN  
COMFORTS

PATRONISED  
BY THE ÉLITE  
OF FRENCH  
AND  
FOREIGN  
SOCIETY

L'HOTEL D'ANGLETERRE occupe une situation unique, au cœur même de la ville, d'où on y accède par un délicieux jardin, à proximité de la Plage et des Casinos, en même temps que, bâti sur la falaise, il domine le merveilleux panorama des rochers de Biarritz, des Montagnes et du Golfe de Gascogne.

THE HOTEL D'ANGLETERRE occupies a unique situation in the very Centre of the Town, whence access is gained to it through a delightful garden, close to the Beach and Casinos. Built on the cliff it commands a grand view of that marvellous panorama formed by the Biarritz Rocks, the Pyrenees and the Gulf of Gascony.